**Ce qui est important 19 > PlusJApprends**

O homem vive num universo de ideias, sonhos e realizações que são frutos de sua inventividade… É isso que pretendo demonstrar neste monólogo que estou escrevendo… [...]

Como disse Jorge Luis Borges, Deus é a maior obra de ficção que existe. Mas isso não quer dizer que Ele não tenha importância, porque Deus é de fato a resposta que o homem encontrou para a mais angustiante de todas as perguntas: a vida tem sentido?

Se me perguntam, respondo: não, não tem. A vida não tem sentido. Nós é que lhe atribuímos sentido. [...]

É indiscutível a necessidade do ser humano de viver a vida que ele imagina, de inventar uma realidade ideal que o faça feliz. [...]

Inventar a realidade não significa entregar-se a delírios e fantasias inconsistentes. O homem é um ser cultural, vive num mundo que ele inventou, mas a cultura não pode desligar-se da natureza, o homem não pode desligar-se de seu corpo, do mistério da vida. Se ele se torna apenas cultura, perde a capacidade de reinventar-se; se destrói cultura, perde-se na natureza abissal. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Quelle est la part de l´inné et de l´acquis dans le caractère?

La culture nous rend-elle plus humains?

La culture est-elle libératrice?

La culture est-elle un simple ajout à la nature ?

L'homme est-il chez lui dans la nature?

Quelle différence peut-on faire entre l´esprit et le corps ?

Ne fait-on que fuir le réel?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison?

La religion n’est-elle qu’un fait de culture?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Comment peut-il y avoir du nouveau?

L’imagination enrichit-elle la connaissance?

Ferreira Gullar, *O homem como invenção de si mesmo*, 2012, José Olympio Editora

Nietzsche, *Le gai savoir, La Gaya Scienza*, 1882 - traduction par Pierre Klossowski, 1957, Club français du livre

PLAISANTERIE, RUSE ET VENGEANCE

[...]

4. *Dialogue*

A. Étais-je malade ? Suis-je guéri ?

Qui donc fut mon médecin ?

Ai-je donc pu tout oublier !

B. Maintenaient je te crois guéri

Car est sain qui oublie.

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Ne peut-on être heureux qu’au passé ?

25. *Prière*

De maints hommes je connais l’esprit

Et ne sais moi-même qui je suis !

Mon œil m’est beaucoup trop proche -

Ce que je vois je ne le suis.

Ni davantage ce que j’ai vu.

J’aurais de moi plus de profit

A plus de distance de moi-même, [...]

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

33. *Le Solitaire*

Il m’est odieux de suivre autant que de guider.

Obéir ? Non, jamais, et jamais — gouverner !

Qui n’est à soi-même terrible, à nul autre ne

Saurait inspirer la terreur.

Et seul qui l’inspire sait guider les autres.

Déjà il m’est odieux de me guider moi-même !

Pareil aux animaux sylvestres et marins,

J’aime à me perdre un temps,

A spéculer, en quelque labyrinthe charmant,

Enfin, de loin, me rappeler peu à peu au

Iogis -

Pour revenir à moi, me séduire moi-même.

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

La solitude est-elle sans valeur ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

48. *Contre les lois*

A partir d’aujourd’hui par une corde de crin

A mon cou je suspends une montre :

A partir d’aujourd’hui cesse le cours des

astres,

Du soleil, le chant du coq et les ombres,

Et quoi que puisse m’annoncer le temps,

Tout pour moi, à présent,

Est muet et sourd et aveugle.

Toute nature autour de moi fait silence

Au tic-tac de la loi et de la montre.

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

La solitude est-elle sans valeur ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

LIVRE PREMIER

1. *Les docteurs du but de l’existence*

J’ai beau considérer les hommes d’un bon ou d’un mauvais œil, tous et chacun en particulier, je ne les vois jamais appliqués qu’à une tâche : à faire ce qui est profitable à la conservation de l’espèce. Et cela en vérité non par quelque sentiment d’amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n’est aussi invétéré, puissant, inexorable, irréductible que cet instinct — parce que cet instinct est absolument l’essence de l’espèce grégaire que nous sommes. Si rapidement qu’on se mette, avec l’habituelle myopie, à classer ses semblables, selon l’usage, en hommes utiles et nuisibles, bons et mauvais, tout compte fait, après mûre réflexion sur l’ensemble de l’opération, on en arrive à se méfier de ce genre d’épuration et de cloisonnement, et enfin on y renonce. L’homme, même le plus nuisible, est peut être encore le plus utile sous le rapport de la conservation de l’espèce ; car iI entretient en lui-même ou par son influence, chez autrui, des impulsions sans lesquelles l’humanité se serait relâchée et aurait pourri depuis longtemps. La haine, la joie au malheur d’autrui, la soif de rapine et de domination, et tout ce qui est décrié comme méchant : tout cela appartient à l’étonnante économie de la conservation de l’espèce, à une économie sans doute coûteuse, gaspilleuse, et dans l’ensemble prodigieusement insensée ; — mais dont on peut prouver qu’elle a conservé notre espèce jusqu’à ce jour. Je ne sache pas, ô mon semblable, mon prochain, que tu puisses absolument vivre au détriment de l’espèce, c’est-à-dire de façon « déraisonnable », « mauvaise » ; ce qui eût pu nuire à l’espèce, peut-être est-ce déjà mort depuis de nombreux siècles et désormais de l’ordre des choses qui ne sont pas même concevables pour Dieu. Obéis à tes meilleures ou à tes pires convoitises, et avant tout : sois anéanti ! Dans l’une ou l’autre alternative, d’une manière quelconque, tu resteras vraisemblablement un promoteur, un bienfaiteur de l’humanité, [...]

Parler d’actes inhumains a-t-il un sens ?

Comment définir le bien ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Cet instinct qui agit régulièrement dans l’homme le plus élevé comme dans l’homme le plus vil, l’instinct de la conservation de l’espèce, surgit à différents intervalles sous forme de la raison et de la passion de l’*esprit* ; il se trouve alors accompagné de brillants motifs, et il tend à faire oublier de toutes ses forces qu’en réalité il n’est qu’impulsion, instinct, folie, absence de fondement. La vie *doit* être aimée, car… ! L’homme *doit* se favoriser lui-même et favoriser son prochain, car… ! Et quelles que soient les définitions présentes et futures et tous ces *doit*, de tous ces *car* ! Et alors, afin que ce qui se produit nécessairement et toujours de soi-même et sans nul but, apparaisse désormais entrepris dans un but déterminé et acquière pour l’homme l’évidence de la raison et de Ia loi ultime, le docteur de morale entre en scène, avec sa doctrine du « *but de l’existence* » ; pour cela il invente une autre, seconde existence, et au moyen de sa nouvelle mécanique il sort la vieille, vulgaire existence hors de ses vieux gonds vulgaires. Certes ! Il ne veut absolument pas que nous riions de l’existence, ni de nous-même, - moins encore de lui-même ; pour lui l’*individu* est toujours un *individu*, quelque chose de premier et de dernier et aussi d’immense, pour lui il n’y a point d’espèce, point de sommes, point de zéros. Si folles et si délirantes que soient ses inventions et ses appréciations, si fort qu’il méconnaisse la marche de la nature et en nie les conditions : — et toutes les éthiques furent depuis toujours insensées et contre nature à un degré tel que chacune d’elle eût été capable de ruiner l’humanité au cas où elle se serait rendue maîtresse de l’humanité — toutefois ! à chaque nouvelle entrée en scène du « héros » quelque chose de nouveau était acquis, l’horrible contrepartie du rire, ce profond ébranlement de plusieurs individus à cette pensée : « oui, il vaut la peine de vivre ! oui, je suis digne de vivre !» — la vie, moi-même, toi et nous tous ensemble, les uns pour les autres, nous sommes redevenus *intéressants* pour quelque temps. — Il est indéniable qu’à la longue et jusqu’à nouvel ordre le rire, la raison et la nature ont fini par triompher de chacun de ces docteurs du « but » : la brève tragédie n’a jamais cessé de passer et de revenir à l’éternelle comédie de l’existence, et il faut que les « vagues de l’hilarité innombrable » — pour parler avec Eschyle — se rabattent finalement aussi sur le plus grand de ces tragédiens. Mais dans l’ensemble, en dépit de tout ce rire dont la vertu est de corriger, la réapparition constante de ces docteurs du but de l’existence n’en a pas moins eu pour effet de modifier la nature humaine — *cette nature a désormais un besoin de plus*, précisément le besoin de la constante réapparition de pareils docteurs, de pareilles doctrines du « but ». [...]

Ne fait-on que fuir le réel ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

15. *Vu à distance*

Cette montagne fait toute la séduction du paysage qu’elle domine, elle lui donne son prestige : pour l’avoir constaté des centaines de fois, nous sommes d’humeur si déraisonnable et en même temps si reconnaissant envers la montagne qui exerce cette séduction que nous la considérons comme l’élément le plus séduisant du paysage — et ainsi, nous la gravissons et nous sommes déçus. Soudain la montagne même et tout le paysage qui l’environne, au-dessous de nous, semblent désenchantés ; nous avions oublié que maintes grandeurs, comme maintes bontés d’en bas, non d’en haut, — c’est ainsi seulement qu’elles produisent leur effet. Peut-être connais-tu des personnes de ton entourage qui ne peuvent se considérer elles-mêmes qu’à une certaine distance pour se sentir absolument supportables ou attrayantes ou capables de dispenser de la force : la connaissance de soi-même doit leur être déconseillée.

Est-il préférable de se connaître ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

21. *Aux docteurs du désintéressement*

[...] C’est par conséquent, d’une part leur nature fonctionnelle que l’on prône quand on fait l’éloge des vertus, c’est d’autre part l’aveugle impulsion au sein de chaque vertu, qui ne se laisse point endiguer par l’intérêt intégral de l’individu ; en un mot : c’est la déraison même de la vertu que l’on prône, grâce à laquelle l’individu se laisse réduire au rôle de fonction dans la totalité. La louange des vertus exalte quelque chose de nuisible à la vie privée — elle flatte des impulsions qui ôtent à l’homme son plus noble sentiment de lui-même, la force de la suprême sauvegarde. Evidemment : en vue de l’éducation et de l’assimilation d’habitudes vertueuses, on fait ressortir une série d’effets de la vertu qui font apparaître la vertu et l’intérêt privé comme solidaires l’un de l’autre — et il existe effectivement pareille solidarité ! L’aveugle fureur du zèle, par exemple, cette vertu typique d’une nature fonctionnelle est représentée comme la voie de la richesse et de l’honneur, comme le poison le plus efficace contre l’ennui et les passions : mais on passe sous silence son danger, son caractère excessivement dangereux. L’éducation procède absolument ainsi : elle cherche, par une série de stimulants et d’avantages, à déterminer chez l’individu une manière de penser et d’agir laquelle, une fois devenue habitude, impulsion et passion, domine en lui *au détriment de son avantage ultime*, en faveur du « meilleur intérêt commun ». Que de fois n’ai-je pas constaté que la fureur aveugle du zèle, qui procure sans doute richesses et honneurs, ôte aux organes la finesse qui permettrait une jouissance véritable des richesses et des honneurs, tout de même que ce remède principal entre l’ennui et les passions émousse les sens et rend l’esprit réfractaire à de nouveaux attraits. La plus zélée de toutes les époques — la nôtre — ne sait que faire de tout son zèle, de tout son argent, si ce n’est encore plus de zèle, encore plus d’argent: c’est qu’il faut plus de génie pour dépenser que pour acquérir ! — (Soit ! attendons nos petits-fils.) Si l’éducation réussit, alors chaque vertu de l’individu constituera une utilité collective et un désavantage personnel, au sens du but suprême de la vie privée, — vraisemblablement un quelconque dépérissement des sens spirituels ou même le déclin prématuré : que l’on évalue seulement selon ce point de vue chacune des vertus, obéissance, chasteté, piété, justice. La louange du désintéressé, du sacrifié volontaire, du vertueux — donc de celui qui n’applique pas toute sa force et toute sa raison à la conservation, au développement, à l’élévation, à l’avantage et à l’accroissement de puissance de sa vie *propre*, mais quant à soi vit modestement et insoucieusement, peut-être même indifféremment ou ironiquement — cette louange-là en tout cas n’est pas née de l’esprit de désintéressement ! Notre « prochain » loue notre désintéressement, *parce qu’il y trouve son avantage* ! Si le « prochain » pensait lui-même d’une manière « désintéressée », il refuserait pareille mutilation de la force, pareil préjudice en sa faveur, il s’opposerait au développement de pareils penchants, et avant tout prouverait son propre désintéressement en lui déniant toute bonté ! C’est là que se dénonce la contradiction foncière de cette morale qui est précisément en honneur aujourd'hui : les motifs de cette morale contredisent ses *principes* ! Ce par quoi cette morale veut faire ses preuves, elle le réfute du même coup par son critère de moralité ! La sentence : « Tu dois renoncer à toi-même et te sacrifier », pour ne pas aller à l’encontre de sa propre morale, devrait n’être décrétée que par une nature qui de ce fait renoncerait elle-même à son propre avantage et qui peut-être provoquerait par le sacrifice exigé des individus son propre anéantissement. Mais sitôt que le prochain (ou la Société) recommande l’altruisme dans un *but utilitaire*, ce sera justement la sentence opposée : « Tu dois chercher ton avantage, même aux dépens de tous les autres » qui se trouvera mise en pratique, et l’on prêchera tout d’une haleine un : « Tu dois » et un : « Tu ne dois point » !

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

La culture est-elle libératrice ?

La culture est-elle un simple ajout à la nature ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

25. *Non prédestiné à la connaissance*

Il est un genre stupide d’humilité, et il n’est pas si rare, dont il suffit qu’on soit affecté pour être définitivement inapte à faire un disciple de la connaissance. En effet : à l’instant où un homme de cette sorte perçoit quelque chose de frappant, il fait pour ainsi dire demi-tour, se disant : « Erreur ! Mais où donc avais-je mes esprits ? Ce ne saurait être la vérité !» — et dès lors, au lieu d’y regarder encore une fois de plus près et de prêter l’oreille avec plus d’attention, il prend la fuite, comme intimidé devant l’objet insolite, et cherche aussi vite que possible à le chasser de ses pensées. Car sa loi intérieure lui prescrit : « Tu ne chercheras pas à voir ce qui contredit l’opinion courante ! Es-tu fait, *toi*, pour découvrir de nouvelles vérités ? Il y en a déjà trop d’anciennes. »

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

27. *Celui qui renonce*

Que fail celui qui renonce ? Il aspire à un monde supérieur, il veut poursuivre son vol plus haut et plus loin que tous les hommes de l’affirmation — il *se déleste de beaucoup* de choses qui lui alourdiraient son essor et parmi celles-ci, maintes choses valables et chères à ses yeux : il les sacrifie à sa convoitise de la hauteur. Cette manière de sacrifier, de jeter par-dessus bord, constitue le seul aspect apparent de sa personne : c’est d’après cet aspect qu’on dit qu’il renonce, et c’est en tant que tel qu’il se tient devant nous, enfroqué, et telle l’âme d’un cilice. Sans doute est-il satisfait de pareil effet sur nous : il veut cacher sa convoitise, sa fierté, son intention de voler loin *au-dessus* de nous. — Oui, il est plus rusé que nous ne pensions, et si courtois à notre égard — cet homme positif ! — car c’est là ce qu’il est en vérité, malgré son renoncement.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

39. *Changement de goût*

Le changement du goût universel est plus important que celui des opinions : les opinions avec toutes leurs preuves, leurs réfutations et toute la mascarade intellectuelle ne sont que les symptômes du goût qui change et certainement pas les causes de ce changement, ainsi qu’on le suppose encore si souvent. Comment se modifie le goût universel ? Du fait que des individus isolés, puissants, influents expriment sans vergogne leur *hoc est ridiculum, hoc est absurdum*, donc le jugement de leurs goûts et dégoûts, et les imposent de façon tyrannique : ils font de la sorte subir une contrainte à plusieurs, qui donnent peu à peu l’habitude d’un plus grand nombre et finalement le *besoin de tous*. Mais que ces individus isolés ressentent et savourent différemment, voilà qui habituellement est dû à une singularité de leur manière de vivre, de se nourrir, de digérer, peut-être à un « plus ou moins » des sels inorganiques dans leur sang et dans leur cerveau, bref dans leur physis [la totalité des phénomènes qui les définit] : cependant ils ont le courage de se réclamer de leur *physis* et de prêter une oreille attentive à ses exigences les plus subtiles : leurs jugements esthétiques et moraux répondent à pareilles « exigences subtiles ».

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Peut-on se fier à l’intuition ?

40. *Du manque de la forme distinguée*

Les soldats et les chefs ont toujours un comportement réciproque de beaucoup supérieur à celui qui existe entre ouvriers et patrons. Pour l’instant tout au moins toute culture militaire légitime demeure encore bien au-dessus de toute soi-disant culture industrielle : cette dernière, sous sa forme actuelle, est d’une façon générale la forme d’existence la plus vulgaire qui ait jamais été vue jusqu’alors. Ici c’est tout simplement la loi de la misère qui agit : on veut vivre et il faut se vendre, mais on méprise celui qui exploite cette misère et qui s’achète l’ouvrier. Il est singulier que la soumission à des personnes puissantes qui inspirent la crainte, voire la terreur, la soumission à des tyrans et à des chefs militaires, ne soit guère ressentie d’aussi pénible façon que la soumission à des personnes inconnues et inintéressantes, comme le sont toutes les sommités de l’industrie ; en la personne de l’employeur, l’ouvrier ne voit d’ordinaire qu’un chien d’homme rusé, pressureur, spéculant sur toute misère, dont le nom, la physionomie, la moralité et la réputation lui sont indifférents. Probablement que jusqu’alors toutes les formes et toutes les caractéristiques d’une *race supérieure* qui font paraître intéressantes les *personnes*, faisaient jusqu’alors beaucoup trop défaut aux fabricants et aux grands chefs d’entreprise : s’ils avaient eu la distinction de la noblesse de naissance dans le regard et dans les gestes, il n’y aurait peut-être point eu de socialisme des masses. Car ces dernières sont en somme disponibles à n’importe quel esclavage, pourvu que l’individu qui leur est supérieur se légitime sans cesse comme plus élevé, comme étant *né* pour commander — par une distinction de forme ! L’homme le plus vulgaire sent bien que la distinction ne s’improvise pas et qu’elle est vénérable en tant que le produit de longs siècles — tandis que l’absence de formes supérieures et la grossièreté décriée du fabricant aux mains grasses et rougeaudes lui donnent à penser que ce n’est que hasard et que chance qui ont élevé l’un au-dessus de l’autre : tant mieux, se dit-il, à notre tour de tenter le hasard et la chance ! Jetons les dés ! — et le Socialisme commence.

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

41. *Contre le repentir*

Le penseur voit dans ses propres actes des tentatives et des interrogations pour obtenir des éclaircissements sur quelque chose : le succès et l’échec lui sont tout d’abord des *réponses*. Quant à s’irriter ou même à se repentir d’un échec, — voilà ce qu’il laisse à ceux qui n’agissent que parce qu’on le leur commande, et qui doivent s’attendre à être rossés si le gracieux maître est mécontent du résultat.

Exister, est-ce agir ?

42. *Travail et ennui*

Chercher du travail en vue du salaire — voilà en quoi presque tous les hommes sont égaux dans les pays civilisés : pour eux tous, le travail n’est qu’un moyen, non pas le but en soi ; aussi bien sont-ils peu raffinés dans le choix du travail, qui ne compte plus à leurs yeux que par la promesse du gain, pourvu qu’il en assure un appréciable. Or il se trouve quelques rares personnes qui préfèrent périr plutôt que de se livrer sans joie au travail ; ce sont ces natures portées à choisir et difficiles à satisfaire qui ne se contentent pas d’un gain considérable, dès lors que le travail ne constitue pas lui-même le gain de tous les gains. A cette catégorie d’hommes appartiennent les artistes et les contemplatifs de toutes sortes, mais aussi ces oisifs qui passent leur vie à la chasse, en voyages ou dans des intrigues et des aventures amoureuses. Tous ceux-là veulent le travail et la nécessité pour autant qu’y soit associé le plaisir, et le travail le plus pénible, le plus dur s’il le faut. Au demeurant, ils sont d’une paresse résolue, dût-elle entraîner l’appauvrissement, le déshonneur, et mettre en danger la santé et la vie. Ils ne craignent pas tant l’ennui que le travail sans plaisir : ils ont même besoin de s’ennuyer beaucoup s’ils veulent réussir dans leur propre travail. Pour le penseur comme pour tous les esprits sensibles l’ennui est ce désagréable « calme des vents » de l’âme, qui précède l’heureuse navigation et les vents joyeux : il faut qu’il le supporte, qu’il en attende l’effet ; c’est là précisément ce que les natures plus faibles ne peuvent absolument pas obtenir d’elles-mêmes ! Chasser l’ennui de soi par n’importe quel moyen est aussi vulgaire que le fait de travailler sans plaisir. Peut-être est-ce là ce qui distingue les Asiatiques des Européens, d’être capables d’un calme plus long, plus profond que ces derniers ; même leurs stupéfiants agissent lentement et exigent de la patience, contrairement à la répugnante soudaineté de l’alcool, ce poison européen.

Doit-on faire du travail une valeur ?

Le besoin est-il l’origine du travail ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

45. *Epicure*

Oui, je suis fier de sentir le caractère d’Epicure autrement que n’importe qui peut-être, et à tout ce qu’il m’est donné d’entendre ou de lire de lui, de jouir du bonheur vespéral de l’antiquité : je vois ses yeux contempler une mer vaste et argentine, par-delà les falaises du rivage sur lesquelles repose le soleil, tandis que de grands et de petits animaux s’ébattent dans sa lumière, aussi sûrs et calmes que cette lumière et ce regard. Pareil bonheur, seul quelqu’un qui souffre sans cesse a pu l’inventer, le bonheur d’un œil au regard de qui la mer de l’existence s’est apaisée, et qui n’arrive à se repaître assez du spectacle de sa surface et de cet épiderme océanien bigarré, délicat et frissonnant : il n’y eut jamais auparavant pareille modestie de la volupté.

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

56. *Le désir de la souffrance*

Quand je songe au désir de faire quelque chose, tel qu’il excite et stimule sans cesse des millions de jeunes Européens dont aucun ne supporte l’ennui pas plus qu’il ne se supporte soi-même — je comprends qu’il doit y avoir en eux le désir d’une souffrance quelconque pour tirer une raison probante d’agir. Nécessité est nécessaire ! D’où les criailleries des politiciens, d’où les soi-disant « crises sociales » de toutes classes, aussi nombreuses que fausses, imaginaires, exagérées et tout cet aveugle empressement à y croire. Ce que réclame cette jeune génération, c’est que *ce soit de l’extérieur* que lui vienne visiblement — non pas le bonheur — mais le malheur : et déjà sa fantaisie s’affaire d’avance à en former un monstre, afin d’avoir ensuite un monstre à combattre. Si avides de nécessité ils se sentaient la force de se faire intérieurement du bien, la force de se faire violence à eux-mêmes, ils sauraient aussi se créer intérieurement des nécessités propres et personnelles. Leurs inventions seraient alors plus fines, et leurs satisfactions auraient la résonance d’une musique de qualité : tandis qu’à présent le monde retentit de leurs cris, et ils ne le remplissent que trop souvent du *sentiment de nécessité* ! Ils ne savent que faire de leur propre existence — et ainsi ils évoquent le malheur d’autrui : ils ont toujours besoin des autres ! Et toujours d’autres autres ! — Pardonnez-moi, mes amis, j’ai osé évoquer mon *bonheur*.

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Risquons nous de passer á côté de notre vie ?

La solitude est-elle sans valeur ?

LIVRE DEUXIÈME

61. *A l’honneur de l’amitié*

Le sentiment de l’amitié valait pour l’antiquité comme le sentiment suprême, et même comme plus élevé que la fierté la plus vantée des sages et de ceux qui se suffisent à eux-mêmes, pour ainsi dire comme le sentiment unique, voire le plus sacré, qui fut apparenté à la fierté : c’est là ce qu’exprime fort bien l’histoire de ce roi de Macédoine qui, ayant fait présent d’un talent à un philosophe d’Athènes, se l’était vu rendre par ce dernier qui faisait profession de mépriser le monde. « Comment ? dit le roi, n’a-t-il point d’ami ? » Par quoi il voulait dire : « J’honore cette fierté de sage et d’indépendant ; j’eusse honoré davantage son humanité, si en lui l’ami avait su triompher de la fierté. Le philosophe s’est discrédité à mes yeux, à montrer qu’il ignorait l’un de ces deux sentiments sublimes — et notamment le plus élevé ! »

La solitude est-elle sans valeur ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

76. *Le plus grand danger*

S’il n’y avait eu depuis toujours une foule d’hommes pour qui la discipline de leur cerveau — leur « rationalité » — constituait leur sujet de fierté, leur obligation, leur vertu, et qui, en tant qu’amis du « bon sens commun », s’estimaient humiliés et offensés par tout délire et toute divagation de la pensée, l’humanité aurait péri depuis longtemps ! Au-dessus d’elle planait toujours comme son pire danger, la folie susceptible d’exploser — c’est-à-dire l’explosion de l’arbitraire dans la sensation, la vue, l’ouïe, la jouissance de l’anarchie cérébrale, le plaisir au non-sens, à la déraison humaine. Ce ne sont ni la vérité, ni la certitude qui constituent la contrepartie du monde de la folie, mais l’universalité et l’obligation universelle d’une croyance, en un mot le non-arbitraire dans le jugement. Et le plus grand travail des hommes jusqu’ici consistait à obtenir un accord mutuel sur un grand nombre de choses et à s’imposer *une loi de l’unanimité* — que ces choses fussent fausses ou vraies. Telle est la discipline cérébrale qui a conservé l’humanité — mais les impulsions contraires sont encore d’une telle puissance que, dans le fond, on ne saurait guère parler avec confiance de l’avenir de l’humanité. Sans cesse l’image des choses bouge et se déplace, et peut-être à partir de maintenant plus rapidement que jamais ; sans cesse les esprits justement les plus rares s’insurgent contre cette obligation universelle — les explorateurs de la vérité en tête ! Sans cesse cette croyance, en tant que croyance de tout le monde, inspire du dégoût et de nouveaux désirs insatisfaits aux esprits plus raffinés ; et déjà le rythme lent que cette croyance exige pour tous les processus spirituels, cette imitation de la tortue, ici reconnue pour la norme, permet aux artistes et aux poètes de faire figure de transfuges : ce sont ces esprits impatients en qui explose une humeur réelle de folie, parce que la folie est d’un rythme joyeux ! Il faut donc de vertueux intellectuels — ah, je tiens à le dire sans la moindre équivoque — il faut la *vertueuse stupidité*, — il faut d’impassibles chefs d’orchestre susceptibles de battre la mesure de la *lenteur* d’esprit, pour que les fidèle de la croyance totale demeurent réunis et continuent à danser leur danse : c’est une nécessité de premier ordre qui commande et qui exige cela. *Nous autres sommes l’exception et le danger* — nous autres avons éternellement besoin de nous défendre ! — or, il y a certainement quelque chose à dire en faveur de l’exception, *pourvu qu’elle ne veuille jamais devenir la règle*.

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

78. *Nos raisons d’être reconnaissant*

Ce sont en premier lieu les artistes, et notamment ceux du théâtre, qui ont donné aux hommes des yeux et des oreilles pour voir et entendre avec un certain plaisir ce que chacun est lui-même, ce que chacun éprouve, ce que chacun veut lui-même : ce sont eux tout d’abord qui nous ont appris à estimer le héros caché en chacun de ces hommes de tous les jours, qui nous ont appris l’art de nous considérer en tant que héros, de loin, et pour ainsi dire transfiguré — l’art de nous « mettre en scène » nous-même à nos propres yeux. Ainsi il nous est donné par nos propres moyens de pouvoir passer outre à quelques vils détails de nous-mêmes ! Sans cet art-là nous ne serions rien que du « gros-plan », et ne ferions que vivre entièrement sous l’angle de cette optique qui grossit monstrueusement ce qu’il y a d’immédiat et de vulgaire et lui donne ainsi l’apparence de la réalité en soi. Peut-être a-t-elle un mérite analogue, cette religion qui ordonnait d’examiner à la loupe la peccabilité de chaque homme et qui faisait du pécheur un grand criminel immortel : en décrivant d’éternelles perspectives autour de lui, elle enseignait aux hommes à se considérer de loin, comme quelque chose de passé et de total.

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d’être belle ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

LIVRE TROISIÈME

109. *Mise en garde*

[...] Gardons nous de déclarer qu’il y a des lois dans la nature. Il n’y a que des nécessités : là nul ne commande, nul n’obéit, nul ne transgresse. Dès lors que vous savez qu’il n’y a point de but, vous savez aussi qu’il n’y a point de hasard. Car ce n’est qu’au regard d’un monde de buts que le mot *hasard* a un sens. Gardons-nous de dire que la mort serait opposée à la vie. Le vivant n’est qu’un genre de ce qui est mort, et un genre fort rare. Gardons-nous de penser que le monde crée éternellement du nouveau. Il n’est point de substance éternellement durable ; la matière est autant une erreur que le Dieu des Eléates. Quand donc, en aurons-nous fini de notre précaution et de nos soins ? Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? Quand aurons-nous totalement dédivinisé la nature ? Quand nous sera-t-il permis de nous *naturaliser*, nous autres hommes, avec la nature pure, nouvellement découverte, nouvellement libérée ?

La chance existe t-elle ?

Que nous apprend la mort ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

152. *Le plus grand changement*

Quel changement dans l’éclairage et les couleurs de toutes choses ! Nous ne sommes plus en mesure de comprendre tout à fait la façon dont les anciens ressentaient les réalités les plus immédiates, les plus fréquentes — par exemple le jour et l’état de veille : du fait qu’ils croyaient aux songes, la vie éveillée se trouvait placée sous d’autres lumières. Et de même la vie entière avec la réfraction de la mort et sa signification ; notre « mort » est une tout autre mort. Toute expérience répandait une autre lueur, car un dieu resplendissait en elle : également toute décision, toute perspective du lointain avenir : car on s’en tenait aux oracles et à de secrets avertissements et l’on croyait aux prédictions. La « vérité » était autrement ressentie, car le *dément* pouvait passer jadis pour son organe — ce qui nous fait frissonner ou rire. Toute injustice agissait autrement sur l’âme : car on craignait la vengeance divine et non pas seulement des peines et le déshonneur civils. De quelle nature était la joie, au temps où l’on croyait au diable et au Tentateur! De quelle nature la passion lorsqu’on voyait les démons vous épier dans l’ombre ! De quelle nature la philosophie, lorsque le doute était éprouvé comme la culpabilité la plus redoutable et cela en tant que sacrilège à l’égard de l’amour éternel, en tant que méfiance à l’égard de tout ce qui était bon, élevé, pur et digne de miséricorde ! Nous autres avons donné une nouvelle teinte aux réalités, nous ne cessons de les repeindre, mais qu’a été jusqu’à maintenant notre savoir-faire auprès de la *splendeur du coloris* de ce vieux maître ! j’entends l’ancienne humanité.

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

La culture est-elle libératrice ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

163. *Après une grande victoire*

Le meilleur effet d’une grande victoire, c’est qu’elle libère le vainqueur de la crainte d’une défaite. « Pourquoi ne pas succomber, à l’occasion ? se dit-il. Je suis désormais assez riche pour le supporter. »

X

166. *Toujours entre nous*

Tout ce qui m’est apparenté, dans la nature comme dans l’histoire, me parle, me loue, me pousse en avant, me console : quant au reste, je ne l’entends pas ou je l’oublie aussitôt. Nous demeurons toujours entre nous.

La culture est-elle libératrice ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

192. *Les bienveillants*

Qu’est-ce qui distingue des autres gens ces personnes bienveillantes dont le visage même rayonne de bienveillance ? Elles se sentent à l’aise en présence de quelqu’un de nouveau, et s’éprennent de lui rapidement : elles lui veulent du bien pour cela, leur premier jugement signifie : « II me plaît. » Chez ces personnes-là se succèdent le désir de l’appropriation (elles se font peu de scrupules quant à la valeur d’autrui), l’appropriation rapide, la joie de la possession et agir en faveur de l’objet possédé.

Une action désintéressée est-elle possible ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

214. *La foi qui sauve*

La vertu ne donne le bonheur et une sorte de salut qu’à ceux qui ont foi en leur vertu : non pas à ces âmes plus fines dont la vertu consiste en une profonde méfiance à l’égard de soi-même et de toutes vertus. C’est donc là aussi, qu’on le remarque bien, la « foi qui sauve » — et non pas la vertu !

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

228. *Contre les médiateurs*

Qui veut s’entremettre entre deux penseurs résolus est marqué de médiocrité ; il n’a pas l’œil pour discerner *ce qui ne se produit qu’une fois* : le fait de ne voir que ressemblances et de tout égaliser est caractéristique d’une faible vue.

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

231. *Ceux qui veulent connaître « à fond »*

Les esprits lents dans la connaissance pensent que la lenteur y est indispensable.

X

246. *Mathématiques*

Nous voulons faire entrer à tout prix la finesse et la rigueur des mathématiques dans toute science, autant qu’il est en notre pouvoir ; non pas dans la croyance que nous connaîtrions mieux les choses par cette voie, mais afin d’établir notre relation humaine aux choses. Les mathématiques ne sont que le moyen de l’universelle et dernière connaissance de l’humain.

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

En quoi la beauté artistique est-elle supérieure à la beauté naturelle ?

L’art sait-il montrer ce que le langage ne peut pas dire ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

250. *Culpabilité*

Bien que les plus lucides des juges de sorcières et les sorcières elles-mêmes fussent convaincus du caractère coupable de la sorcellerie, la culpabilité n’en était pas moins inexistante. Il en est ainsi de toute culpabilité.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Le juste et l’injuste ne sont-ils que des conventions ?

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

254. *Contre l’embarras*

Qui est toujours profondément absorbé est au-delà de tout embarras.

La culture est-elle libératrice ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

256. *L’épidermité*

Tout homme des profondeurs trouve sa béatitude à égaler les poissons volants et à jouer sur les plus hautes crêtes des vagues : ce qu’il apprécie comme le meilleur au contact des choses, c’est qu’elles aient une surface : leur épidermité — *sit venia verbo*.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Le besoin est-il l’origine du travail ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

261. *Originalité*

Qu’est-ce que l’originalité ? C’est *voir* quelque chose qui n’a pas encore de nom, qui ne peut encore être nommé, bien que cela soit sous les yeux de tous. Tels sont les hommes habituellement qu’il leur faut d’abord un nom pour une chose leur soit visible. Les originaux ont été le plus souvent ceux qui ont donné des noms aux choses.

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

269. *A quoi crois-tu ?*

A ceci : que le poids de toutes choses doit être nouvellement établi.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

270. *Que dis ta conscience ?*

« Tu dois devenir qui tu es. »

Est-on soi même ou le devient-on ?

Est-il préférable de se connaître ?

273. *Qui nommes-tu mauvais ?*

Celui qui veut toujours faire honte.

Parler d’actes inhumains a-t´il un sens ?

274. *Qu’y a-t-il pour toi de plus humain ?*

Épargner la honte à quelqu’un.

Parler d´actes inhumains a-t´il un sens ?

275. *Quel est le sceau de la liberté acquise ?*

Ne plus avoir honte de soi-même.

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

LIVRE QUATRIEME

276. *Pour le nouvel an*

[...] Je veux apprendre de plus en plus à considérer la nécessité dans les choses comme la Beauté en soi : ainsi je serai l’un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati*: que ceci soit désormais mon amour ! Je ne ferai pas de genre contre la laideur ; je n’accuserai point, je n’accuserai pas même les accusateurs. *Détourner le regard* : que ceci soit ma seule négation ! Et à tout prendre : je veux à partir d’un moment quelconque n’être plus autre chose que pure adhésion !

Y-a-til une beauté naturelle ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d’être belle ?

285. *Excelsior*

[...] Il est un lac qui un jour s’interdit de s’écouler et qui projeta une ligue à l’endroit où il s’écoulait précédemment : depuis lors le niveau de ce lac ne cesse de s’élever. Peut-être ce genre de renoncement nous fournira-t-il la force qui permet de supporter le renoncement — même : peut-être l’homme ne cessera-t-il de s’élever toujours plus haut à partir de là même où il aura *cessé de s’écouler* en un dieu.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

288. *Etats d’âme élevés*

Il me semble que la plupart des hommes ne croient absolument pas aux états d’âme élevés, à moins qu’il ne s’agisse d’instants, de quarts d’heure tout au plus — excepté ces êtres rares qui connaissent par expérience une plus longue durée du sentiment élevé. Mais quant à être l’homme d’une exaltation unique, l’incarnation d’un état d’âme sublime — ce ne fut jusqu’à maintenant qu’un rêve, qu’une exaltante possibilité : I’histoire ne nous en donne point l’exemple certain. Et pourtant il se pourrait qu’elle enfantât pareils hommes — une fois créée et établie une foule de conditions préalables, que même le coup de dé du plus heureux des hasards ne saurait encore provoquer. Peut-être ces âmes futures connaîtraient-elles comme un état ordinaire ce qui jusqu’alors ne se produisait que par moment dans nos âmes comme une exception ressentie avec frisson : un mouvement incessant entre le haut et le profond et le sentiment du haut et du profond, à la fois telle une constante montée sur-des-degrés et tel un-repos-sur-les-nuées.

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Ne peut-on être heureux qu’au passé ?

290. *Une chose est nécessaire*

[...] Car une chose est nécessaire : que l’homme *parvienne* être à content de lui-même — que ce soit par tel ou tel genre d’art ou de poésie : ce n’est qu’alors que l’homme offre vraiment un aspect supportable ! Quiconque est mécontent de soi-même est prêt sans cesse à en tirer vengeance : nous autres en seront ses victimes, ne serait-ce que pour pouvoir supporter son aspect hideux ! Car la vue de la hideur rend mauvais et sombre.

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

292. *Aux prédicateurs de la morale*

Je ne ferai point de morale, mais à ceux qui la font, je donne ce conseil : si vous tenez absolument à faire perdre aux conditions et aux choses les meilleures tout honneur et toute valeur, continuez comme précédemment à les avoir constamment à la bouche ! Mettez-les au sommet de votre morale et du matin au soir ne parlez que du bonheur de la vertu, de la quiétude de l’âme, de la justice immanente et de l’équité : au train où vous allez, toutes ces bonnes choses finiront par avoir pour elles la popularité et la publicité de la rue ; mais dès ce moment, tout ce qui y est d’or sera usé, bien plus : tout ce qu’elles contiennent d’or sera converti en plomb. En vérité, vous êtes passés maîtres dans la contre-alchimie, dans la dépréciation de ce qu’il y a de plus précieux ! Tentez pour une fois un autre remède, pour ne pas obtenir le contraire de ce que vous cherchez : niez ces choses excellentes, privez-les des applaudissements de la populace, arrêtez-en le cours facile, faites-en de nouveau les pudeurs cachées de quelques âmes solitaires, dites: *que la morale soit quelque chose d’interdit!* [...]

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

301. *Délire des contemplatifs*

[...] Le monde s’enrichit sans cesse davantage aux yeux de qui se développe en s’élevant dans les hauteurs de l’humain : les appâts de l’intérêt, de plus en plus nombreux, sont lancés vers lui : la quantité de ses excitations s’accroît sans cesse en même temps que ses différents genres de plaisir et de déplaisir — l’homme supérieur devient à la fois plus heureux et plus malheureux. Cependant il est constamment accompagné d’un délire : il croit en effet être placé, en tant que *spectateur et auditeur*, devant le grand spectacle symphonique, la vie ; iI nomme sa nature *contemplative* sans s’apercevoir que lui-même est également le poète de la vie, qui en poursuit l’élaboration poétique — que sans doute il se distingue de l’*acteur* de ce drame, le soi-disant homme d’action, mais davantage encore du simple contemplateur invité à la fête pour siéger à l’avant-scène. A lui, le poète, la *vis contemplativa*, le regard rétrospectif sur son œuvre, certainement lui est propre, mais davantage et avant tout, la *vis creativa*, qui fait totalement *défaut* à l’homme d’action, en dépit des apparences et de l’opinion courante. Nous autres méditatifs-sensibles, sommes en réalité ceux qui produisons sans cesse quelque chose qui n’existe pas encore : la totalité du monde, éternellement en croissance, des appréciations, des couleurs, des poids, des perspectives, des degrés, des affirmations et des négations. Cette création poétique de notre invention, elle est sans cesse étudiée, répétée pour être représentée par nos propres acteurs que sont les soi-disant hommes pratiques, incarnée, réalisée par eux, voire traduite en banalités quotidiennes. Tout ce qui a quelque valeur dans le monde actuel, ne l’a pas en soi, ne l’a pas de sa nature — la nature est toujours sans valeur ; mais a reçu un jour de la valeur, tel un don, et nous autres nous en étions les donateurs ! C’est nous qui avons créé *le monde qui concerne l’homme !* — Mais c’est là justement la notion qui nous manque, et s’il nous arrive de la saisir un instant, nous l’avons oubliée l’instant d’après : nous méconnaissons notre meilleure force, nous nous sous-estimons quelque peu, nous autres contemplatifs — nous ne sommes *ni aussi fiers ni aussi heureux* que nous pourrions l’être.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient

Exister, est-ce agir ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

304. *En faisant, nous omettons*

Au fond j’ai en horreur toutes ces morales qui disent : « Ne fais point ceci ! — Renonce ! Surmonte-toi !» — en revanche j’obéirai volontiers aux morales qui me poussent à agir et à agir à nouveau, quitte à ne rêver du matin au soir et la nuit durant que de cela, à ne penser à rien sinon à faire *bien* et aussi bien qu’il m’est, à moi seul, possible de le faire ! Qui vit ainsi se détache sans cesse de telle ou telle chose qui ne rentrerait pas dans pareille vie : sans haine ni répugnance, il voit aujourd’hui ceci, demain cela se séparer de lui, pareil aux feuilles jaunies que le moindre souffle un peu vif ôte à l’arbre : ou encore, il ne s’aperçoit pas même de cette séparation, tant son œil ne fixe rigoureusement que le but, ne regardant absolument que devant soi, et jamais de côté, ni en arrière, ni vers le bas. « Notre faire doit déterminer ce que nous omettons ; en faisant nous omettons — ainsi il me plaît, ainsi dit *mon* placitum [ce qui m’ai agréable]. » Mais je me refuse à aspirer consciemment à mon appauvrissement, je n’aime aucune de ces vertus négatives dont le désaveu de l’abnégation de soi constituent l’essence.

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Exister, est-ce agir ?

305. *Domination de soi*

Ces moralistes qui en premier lieu et principalement incitent l’homme à se maîtriser, suscitent chez lui une singulière maladie : une irritabilité constante à toutes propensions, à tous mouvements naturels, et pour ainsi dire une sorte de démangeaison. Quel que soit le mobile qui le puisse pousser, entraîner, attirer, emporter, de l’intérieur comme de l’extérieur — il semblera toujours à cet irritable que sa domination de soi risque de se défaire : il ne doit plus s’abandonner à aucun instinct, à aucune libre envolée, mais il se tient constamment sur la défensive, armé contre lui-même, l’œil aigu et méfiant, éternel gardien de la forteresse qu’il est volontairement devenu. Sans doute, nonobstant cela, il peut avoir de la grandeur ! Mais combien insupportable n’est-il pas désormais à d’autres, combien difficile pour lui-même, combien appauvri et coupé de toutes les belles aventures de l’âme ! Et même aussi de tout nouvel *enseignement* ! Car il faut savoir se perdre de vue pour longtemps, si l’on veut apprendre quelque chose des réalités que nous ne sommes pas nous-mêmes !

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

321. *Nouvelle prudence*

Dispensez-nous, de grâce, de songer sans cesse à punir, à blâmer, à corriger ! Il est rare que nous arrivions à changer un individu isolé : et quand nous y réussirions, peut-être insensiblement sera-ce la réussite de quelque chose d’autre : nous aussi, nous aurons été changés par lui ! Veillons bien plutôt à ce que notre propre influence sur *tout ce qui est* à venir contre-balance la sienne et l’emporte sur elle ! Ne luttons pas en combat direct, à quoi se ramène tout blâme, toute punition, tout désir d’améliorer. Mais élevons-nous nous-mêmes d’autant plus haut ! Rehaussons l’image de notre exemple de couleurs toujours plus lumineuses! Obscurcissons l’autre par notre lumière ! Non ! nous ne voulons point, à cause de lui, devenir *obscurs* nous-mêmes à l’instar de tous les punisseurs, de tous les mécontents ! Mettons-nous plutôt à l’écart ! Détournons le regard !

La justice ne relève-t-elle que de l'Etat ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

329. *Loisir et désœuvrement*

Il y a une barbárie propre au sang « peau-rouge » dans la soif de l’or chez les Américains : et leur hâte sans répit au travail, — le vice proprement dit du Nouveau Monde — déjà commence à barbariser par contamination la vieille Europe et à y répandre une stérilité de l’esprit tout à fait extraordinaire. Dès maintenant on y a honte du repos : la longue méditation provoque presque des remords. On ne pense plus autrement que montre en main, comme on déjeune, le regard fixe sur les bulletins de la Bourse — on vit comme quelqu’un qui sans cesse « pourrait rater » quelque chose. « Faire n’importe quoi plutôt que rien » — ce principe aussi est une corde propre à étrangler toute culture et tout goût supérieurs. Et de même que visiblement toutes les formes périssent à cette hâte des gens qui travaillent, de même aussi périssent le sentiment de la forme en soi, l’ouïe et le regard pour la mélodie des mouvements. La preuve en est cette *grossière précision*, que l’on exige partout à présent dans toutes les situations où l’homme pour une fois voudrait être probe avec les hommes, dans les contacts avec les amis, les femmes, les parents, les enfants, les maîtres, les élèves, les chefs et les princes — on n’a plus de temps ni de force pour des manières cérémonieuses, pour de l’obligeance avec des détours, *otium* en général. Car la vie à la chasse du gain contraint sans cesse à dépenser son esprit jusqu’à épuisement alors que l’on est constamment préoccupé de dissimuler, de ruser ou de prendre de l’avantage : l’essentielle vertu, à présent, c’est d’exécuter quelque chose en moins de temps que ne le ferait un autre. Et de la sorte, il ne reste que rarement des heures où la probité serait *permise* : mais à pareilles heures on se trouve las et l’on désire non seulement pouvoir se « laisser aller », mais aussi *s’étendre* largement et lourdement. C’est conformément à cette pente que l’on rédige maintenant ses lettres : lettres dont le style et l’esprit seront toujours le « signe du temps » proprement révélateur. S’il est encore quelque plaisir à la vie de société et aux arts, ils sont du genre de ceux que se réservent des esclaves abrutis par les corvées. Quelle affliction que cette modestie de la «joie» chez nos gens cultivés et incultes ! Quelle affliction que cette suspicion croissante à l’égard de toute joie ! Le *travail* est désormais assuré d’avoir toute la bonne conscience de son côté : la propension à la joie se nomme déjà « besoin de repos » et commence à se ressentir comme un sujet de honte. « II faut bien songer à sa santé » — ainsi s’excuse-t-on lorsqu’on est pris en flagrant délit de partie de campagne. Oui, il se pourrait bien qu’on en vînt à ne point céder à un penchant pour la *vita contemplativa* (c’est-à-dire pour aller se promener avec ses pensées et ses amis) sans mauvaise conscience et mépris de soi-même. [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Risquons nous de passer á côté de notre vie ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Serions-nous plus libres sans machines ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

La fête est-elle toujours un gaspillage ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Travailler est-ce perdre son temps ?

Travailler, est-ce seulement mettre en oeuvre des techniques ?

334. *Il faut apprendre à aimer*

Voici ce qui nous arrive dans le domaine musical : il faut avant tout *apprendre à entendre* une figure, une mélodie, savoir la discerner par l’ouïe, la distinguer, l’isoler et la délimiter en tant qu’une vie pour soi : ensuite il faut de l’effort et de la bonne volonté pour la *supporter*, en dépit de son étrangeté, user de patience pour son regard et pour son expression, de tendresse pour ce qu’elle a de singulier ; — vient enfin le moment où nous y sommes *habitués*, où nous l’attendons, où nous sentons qu’elle nous manquerait, si elle faisait défaut ; et désormais elle ne cesse pas d’exercer sur nous sa contrainte et sa fascination jusqu’à ce qu’elle ait fait de nous ses amants humbles et ravis, qui ne conçoivent de meilleure chose au monde et ne désirent plus qu’elle même, et rien qu’elle-même. — Mais ce n’est pas seulement en musique que ceci nous arrive : c’est justement de la sorte que nous avons *appris à aimer* tous les objets que nous aimons maintenant. Nous finissons toujours par être récompensés pour notre bonne volonté, notre patience, notre équité, notre tendresse envers l’étrangeté, du fait que l’étrangeté peu à peu se dévoile et vient s’offrir à nous en tant que nouvelle et indicible beauté : c’est là sa *gratitude* pour notre hospitalité. Qui s’aime soi-même n’y sera parvenu que par cette voie : il n’en est point d’autre. L’amour aussi doit s’apprendre.

Le coeur a ses raisons que la raison ignore

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

La sensibilité aux œuvres d'art demande-t-elle à être éduquée ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-il préférable de se connaître ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

338. *La volonté de souffrance et les compatissants*

[...] Non, l’âme compatissante n’en sait rien : la « religion de la pitié » (ou le « cœur ») commande de secourir, et l’on croit avoir le mieux secouru quand on a secouru le plus promptement ! Si vous autres adeptes de pareille religion pratiquez réellement pour vous-mêmes cet état d’esprit dont vous témoignez envers vos semblables, qui ne voulez pas même laisser une heure durant votre propre souffrance se reposer en vous-mêmes pour aller sans cesse au-devant de toute sorte de malheur possible, si vous éprouvez absolument la souffrance et le déplaisir en tant que mauvais, haïssables, dignes d’être supprimés, en tant que tare de l’existence : c’est qu’outre votre religion de la pitié, vous avez encore une autre religion dans le cœur, et celle-ci est peut-être la mère de celle-là : la *religion du confort* ! Ah, combien peu de choses savez-vous de la *félicité* de l’homme, vous autres âmes confortables et bienveillantes ! Car bonheur et malheur sont deux frères jumeaux qui ou bien grandissent ensembles ou bien, comme c’est le cas chez vous, — demeurent petits ensemble ! [...]

vis caché, afin que tu *puisses* vivre pour toi ! Vis dans *l’ignorance* de ce qui semble le plus important à ton siècle ! Mets entre aujourd’hui et toi-même au moins l’épaisseur de trois siècles! Que les cris d’aujourd’hui, que le vacarme des guerres et des révolutions ne soient pour toi qu’un murmure ! Toi aussi tu voudras secourir ! mais ne secourir que ceux-là dont tu *comprends* entièrement la détresse, parce qu’avec toi ils ont une souffrance et une espérance, — tes *amis* : et ne les secourir qu’à la manière dont tu te secours toi-même : — je les rendrai plus courageux, plus endurants, plus simples, plus joyeux ! Je leur enseignerai ce que maintenant si peu de gens comprennent, ce que ces prédicateurs de la pitié, de la solidarité compatissante comprennent le moins : la *solidarité dans la joie!*

La solitude est-elle sans valeur ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

341. *Le poids le plus lourd*

Que dirais-tu si un jour, si une nuit, un démon se glissait jusque dans ta solitude la plus reculée et te dise : « Cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l’as vécue, tu devras la vivre encore une fois et d’innombrables fois ; et il n’y aura rien de nouveau en elle, si ce n’est que chaque douleur et chaque plaisir, chaque pensée et chaque gémissement et tout ce qu’il y a d’indiciblement petit et grand dans ta vie devront revenir pour toi, et le tout dans le même ordre et la même succession — cette araignée-là également, et ce clair de lune entre les arbres, et cet instant-ci et moi-même. L’éternel sablier de l’existence ne cesse d'être renversé à nouveau — et toi avec lui, ô grain de poussière de la poussière !» — Ne te jetterais-tu pas sur le sol, grinçant des dents et maudissant le démon qui te parlerait de la sorte ? Ou bien te serait-il arrivé de vivre un instant formidable où tu aurais pu lui répondre : « Tu es un dieu, et jamais je n’entendis choses plus divines ! » Si cette pensée exerçait sur toi son empire, elle te transformerait, faisant de toi, tel que tu es, un autre, te broyant peut-être : la question posée à propos de tout, et de chaque chose : « voudrais-tu ceci encore une fois et d’innombrables fois ? » pèserait comme le poids le plus lourd sur ton agir ! Ou combien ne te faudrait-il pas témoigner de bienveillance envers toi-même et la vie, pour ne désirer plus rien que cette dernière, éternelle confirmation, cette dernière, éternelle sanction !

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

LIVRE CINQUIEME

347. *Les croyants et leur besoin de croyance*

Ce qu’il faut de *croyance* à quelqu’un pour prospérer, ce qu’il lui faut d’élément « stable » qu’il désire inébranlé, parce qu’il s’y *appuie* — est révélateur du degré de sa force (ou pour s’exprimer plus clairement de sa faiblesse). Le christianisme, me semble-t-il, aujourd’hui encore est nécessaire, en Europe, à la plupart : c’est pourquoi aussi il trouve encore créance. Car l’homme est ainsi fait : dès lors qu’il a besoin d’un article de foi, dût-on le lui avoir réfuté de mille manières, il ne cessera pas de le tenir pour « vrai », — conformément à cette célèbre « épreuve de force » dont parle la Bible. Quelques-uns ont encore besoin de métaphysique ; mais aussi cet impétueux *désir de certitude* qui éclate aujourd’hui dans les masses, sous la forme scientifico-positiviste, ce désir de vouloir posséder quelque chose d’absolument stable (tandis que dans la chaleur même de ce désir on se préoccupe fort peu des arguments propres à fonder la certitude) ; tout ceci témoigne encore du besoin d’un appui, d’un soutien bref de cet *instinct de faiblesse* qui, il est vrai, ne crée pas, mais conserve les religions, les métaphysiques, les convictions de toutes sortes. [...]

La croyance se trouve toujours convoitée avec le plus d’urgence là même où la volonté fait défaut : car la volonté, en tant que l’émotion du commandement, constitue le caractère distinctif de la souveraineté et de la force. C’est-à-dire que moins quelqu’un s’entend à commander et plus il éprouve avec urgence le désir d’une réalité, d’un être ou d’une autorité qui commande, qui commande avec rigueur, soit un dieu, un prince, un état social, un médecin, un confesseur, un dogme, une conscience de parti. D’où il faudrait conclure peut-être que les deux religions universelles, le bouddhisme et le christianisme, pourraient bien avoir trouvé les motifs de leur naissance, de leur soudaine propagation dans une extraordinaire *asthénie de la volonté*. Et il en a été ainsi en vérité : les deux religions exploitèrent le désir d’un « tu dois » exalté désespérément jusqu’au non-sens par la maladie du vouloir. Enseignant le fanatisme aux temps du relâchement de la volonté, elles offraient ainsi à d’innombrables âmes un soutien, une nouvelle possibilité de vouloir, une jouissance à vouloir. Le fanatisme est- en effet l’unique « force de volonté » à laquelle puissent être amenés aussi les faibles et les incertains ; en tant qu’il hypnotise en quelque sorte la totalité du système sensitif-intellectuel, il provoque l’hypertrophie d’un point de vue conceptuel et affectif particulier qui prédomine désormais » — ; le chrétien nommera sa *foi*. Dès qu’un homme en vient à la conviction foncière qu’il lui *faut* subir un commandement, il devient « croyant ». En revanche, un désir et une force de la détermination de soi seraient concevables, une *liberté* du vouloir, à la faveur desquels un esprit congédierait toute croyance, tout désir de certitude, exercé qu’il serait à se tenir en équilibre sur des possibilités légères comme sur des cordes, et même à danser de surcroît au bord des abîmes. Pareil esprit serait le *libre esprit par excellence*.

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La religion n’est-elle qu’un fait de culture ?

Peut-on croire sans savoir ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

349. *Encore au sujet de l’origine des savants*

Vouloir se conserver soi-même est l’expression d’une situation de détresse, d’une restriction apportée à l’impulsion vitale qui, de sa nature, aspire à une extension de puissance et par là même souvent met en cause et sacrifie la conservation de soi. Que l’on prenne ainsi pour un trait symptomatique chez certains philosophes tels que le phtisique Spinoza, s’ils voient dans l’instinct de conservation un principe décisif : ce sont des hommes en détresse. Le fait que nos sciences naturelles modernes se soient tellement compromises avec le dogme spinoziste (et tout récemment encore et de la plus grossière façon dans le darwinisme avec sa doctrine incompréhensiblement unilatérale de la « lutte pour l’existence »), voilà qui, vraisemblablement, tient à l’origine sociale de la plupart des savants naturalistes : sous ce rapport, ils sont du « peuple », leur ascendants étaient de pauvres, de petites gens qui ne connaissaient que de façon trop immédiate le mal à subsister. Tout le darwinisme anglo-saxon dégage comme un air étouffant de surpopulation britannique, comme une puanteur de petites gens, faite de misère et d’étroitesse. Mais en tant que savant naturaliste, on devrait savoir sortir de son réduit humain : dans la nature ce n’est point la détresse qui règne, mais l’abondance, le gaspillage, même jusqu’à l’absurde. La lutte pour l’existence n’est q’une *exception*, qu’une provisoire restriction de la volonté de vivre : la petite comme la grande lutte pour l’existence gravitent sous tous rapports autour de la prépondérance, de la croissance, de l’expansion, conformément à la volonté de puissance qui est justement volonté de vie.

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

351. *A l’honneur des natures sacerdotales*

Ce que le peuple entend par sagesse (— et qui donc aujourd’hui n’est pas « peuple » ? —), cette pieuse aménité de curé de campagne qui se repose dans les prés avec une prudente et bovine tranquillité d’âme et regarde passer la vie avec un sérieux de ruminant — voilà je pense, ce dont les philosophes se sont toujours sentis le plus éloignés, probablement parce qu’ils ne se sentaient pas assez « peuple », pas assez curé de campagne. Aussi seront-ils les derniers à admettre que le peuple puisse jamais comprendre quoi que ce soit de ce qui lui est le plus étranger, de cette grande *passion* du chercheur de la connaissance qui vit sans cesse dans l’orage des suprêmes problèmes et des plus lourdes responsabilités, qui doit y vivre (donc qui ne se contente pas du tout d’un regard extérieur, indifférent, sûr, objectif…). Le peuple vénère une tout autre sorte d’hommes quand pour sa part, il se forme un idéal du « sage » et il a mille fois raison de vénérer cette sorte d’hommes avec le plus d’honneur : c’est à ces douces et chastes natures de prêtre, si sérieuses dans la simplicité d’esprit, — à tout ce qui leur est apparenté — que s’adresse la louange du peuple dans sa façon de vénérer la sagesse. Et envers qui le peuple aurait-il un plus grand motif de reconnaissance sinon envers ces hommes qui lui appartiennent et qui sont issus de lui, mais au titre d’hommes consacrés, mis à part, *sacrifiés* à son salut — eux-mêmes se croient sacrifiés à Dieu — ces hommes dans l’âme desquels le peuple peut impunément vider son cœur, se *décharger* de ses secrets, de ses soucis et de choses pires (— car l’homme qui « se communique », se décharge de lui-même ; et quiconque a « reconnu », oublie). Or il s’agit ici d’une impérieuse nécessité : car l’âme aussi a besoin de cloaques pour ses ordures, et d’eaux limpides qui la purifient, elle à besoin des flots rapides de l’amour et de cœurs forts, humbles et purs qui, à pareil service de l’hygiène non publique, soient prêts à s’immoler… en effet, il s’agit bien là d’une immolation, où le prêtre est et demeure la victime… Ces hommes immolés et secrets, ces hommes graves de la « foi », le peuple les ressent comme des sages, c’est-à-dire comme ceux qui ont acquis le savoir, comme des hommes « assurés » par rapport à sa propre insécurité : qui donc pourrait jamais ôter au peuple cette confiance et ce respect ? — Mais il est juste en revanche que parmi les philosophes, même un prêtre passe pour être « peuple » et non point pour un homme de « savoir », avant tout parce que les philosophes eux-mêmes ne croient pas à des hommes de « savoir » et qu’ils flairent un relent de « peuple » dans ce genre de croyance et de superstition. C’était la *modestie* qui chez les Grecs avait inventé le mot « philosophe » et qui laissait aux histrions de l’esprit la superbe présomption de se nommer sage, — la modestie de natures aussi impétueuses par la fierté et la souveraine indépendance que Pythagore, que Platon.

Peut-on croire sans savoir ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

354. *Du « génie de l’espèce »*

Le problème de la conscience (plus exactement du fait de devenir conscient) ne se présente vraiment à nous que lorsque nous commençons à comprendre dans quelle mesure nous pourrions y échapper : c’est à ce commencement de la compréhension que viennent de nous placer la physiologie et la zoologie — lesquelles par conséquent ont mis deux siècles à rattraper l’avance prise sur elles par la défiance prémonitoire de *Leibniz*. Nous pourrions en effet penser, sentir, vouloir, nous ressouvenir, nous pourrions de même « agir » dans tous les sens du terme : tout ceci cependant n’aurait nullement besoin d’« entrer dans notre conscience » (comme on dit de façon imagée). La vie tout entière serait possible sans pour autant se voir réfléchie : c’est effectivement ainsi d’ailleurs que pour nous la majeure partie de la vie continue à s’écouler sans pareille réflexion — y compris même notre vie pensante, sensible, voulante — si malsonnant que puisse être ceci aux oreilles d’un ancien philosophe. Pourquoi d’ailleurs absolument de la conscience, dès lors qu’elle est superflue à l’essentiel ?

Or, si l’on veut bien prêter attention à la réponse que je vais donner ici, ainsi qu’à la supposition peut-être divagante qu’elle implique, la finesse et la force de la conscience me semblent toujours fonction de la *faculté de communication* d’un homme — (ou d’un animal), et cette faculté même fonction du *besoin de se communiquer*: je n’entends point par là que l’homme particulier, précisément maître dans l’art de communiquer et d’expliquer ses besoins, dût se trouver du même coup d’autant plus réduit à l’assistance de ses semblables. Voici en revanche qui me semble être le cas pour des races tout entières, des générations successives : là où le besoin, la nécessité ont longtemps contraint les hommes à se communiquer, à s’entendre mutuellement avec rapidité et subtilité, là il existe enfin un excédent de cette force et de cet art de la communication, là un trésor pour ainsi dire progressivement accumulé attend désormais l’héritier qui en fera un dispendieux usage (les soi-disant artistes sont de tels héritiers, de même les orateurs, les prédicateurs, les écrivains ; tous hommes qui sont les derniers maillons d’une longue chaîne, « nés après terme » au meilleur sens du mot, et qui de leur nature, sont des *gaspilleurs*). Une fois admise comme juste pareille observation, il me sera permis de poursuivre dans le sens de ma supposition ; *la conscience*, d’une manière absolue, n’a pu se développer que sous la pression du besoin de communication — dès le début ce n’était que dans les rapports d’homme à homme (particulièrement entre celui qui commande et celui qui obéit que la conscience était nécessaire, utile, et qu’en fonction du degré de cette utilité elle arrivait à se développer. La conscience n’est en somme qu’un réseau de liens entre les hommes, et elle n’aurait pu prendre un autre développement. À vivre isolé, telle une bête féroce l’homme aurait pu fort bien s’en passer. Le fait que nos actes, nos pensées, nos sentiments, nos mouvements mêmes nous deviennent conscients — tout au moins une partie de ceux-ci — n’est que le résultat du règne effroyablement long qu’un « tu dois » a exercé sur I’homme ; il avait *besoin*, lui, l’animal le plus menacé, d’aide, de protection, il avait *besoin* de son semblable, il fallait qu’il sût se rendre intelligible pour exprimer sa détresse — et pour tout ceci il avait tout d’abord besoin de la *conscience*, donc même pour «savoir» ce qui lui faisait défaut, pour savoir ce qu’il éprouvait, pour « savoir » ce qu’il pensait. Car pour le dire encore une fois : l’homme, comme toute créature vivante, pense sans cesse, mais il l’ignore : la pensée qui devient *consciente* n’est qu’une infime partie: disons la plus superficielle, la plus médiocre, car seule cette consciente se *produit en paroles*, c’est-à-dire dans des *signes de communication* par quoi se révèle d’elle-même l’origine de la conscience. Bref, le développement du langage et le développement de la conscience (non point de la raison) vont la main dans la main. Que l’on ajoute à cela que ce n’est pas seulement le langage qui jette un pont d’un homme à l’autre, mais aussi le regard, la pression, le geste, quant à la prise de conscience de nos impressions sensibles, quant à la capacité de les fixer et de les situer pour ainsi dire hors de nous, elles ont augmenté proportionnellement à la nécessité croissante de les transmettre à autrui par des signes. L’homme inventeur de signes est à la fois l’homme qui prend une conscience de plus en plus aiguë de lui-même : ce ne fut qu’en tant qu’animal social qu’il apprit à le faire — il le fait encore — et de plus en plus. Ma pensée, comme on le voit, est que la conscience n’appartient pas au fond à l’existence individuelle de l’homme, bien plutôt à tout ce qui fait de lui une nature communautaire et grégaire ; que la conscience, par conséquent, ne s’est subtilement développée que sous le rapport de l’utilité communautaire et grégaire, et que chacun de nous, nécessairement, en dépit de la meilleure volonté pour se *comprendre* aussi individuellement que possible, pour « se connaître soi-même », ne fera pourtant jamais autre chose que d’amener du non-individuel à sa conscience, ce qu’il a de plus « moyen » ; — que notre pensée même, constamment, se voit pour ainsi dire *majorée* par le caractère de la conscience — par le « génie de l’espèce », qui règne en elle — et retraduite dans la perspective du troupeau. Nos actes, dans le fond, sont intégralement et incomparablement personnels, uniques, individuels en un sens illimité, cela est hors de doute ; mais sitôt que nous les retraduisons dans la conscience, *ils cessent de le paraître*… Tel est, à mon sens, le phénoménalisme, le perspectivisme proprement dit : la nature de la conscience animale implique que le monde dont nous pouvons devenir conscients n’est qu’un monde superficiel, un monde de signes, un monde généralisé, vulgarisé ; que tout ce qui devient conscient *du même coup* s’en trouve plat, amenuisé, réduit, jusqu’à la stupidité du Stéréotype grégaire ; que toute prise de conscience revient à une opération de généralisation, de superficialisation, de falsification, donc à une opération foncièrement ruineuse. Pour finir, la conscience, par sa croissance même constitue un danger : et quiconque vit parmi les plus conscients des Européens sait à quoi s’en tenir à cet égard, il sait même qu’elle est une maladie. Ce n’est pas, comme on le devine, l’opposition entre le sujet et l’objet qui me préoccupe ici : pareille distinction, je la laisse aux théoriciens de la connaissance qui se sont fait prendre dans les nœuds coulants de la grammaire, cette métaphysique pour le peuple. C’est encore moins l’opposition entre la « chose en soi » et le phénomène : le fait est que nous ne disposons d’aucun organe propre à la *connaissance*, à la « vérité » : nous ne savons (ou croyons ou imaginons) qu’autant que cela est utile à l’intérêt du troupeau humain, de l’espèce : et ce qui a nom ici d’ « utilité » n’est aussi en fin de compte que croyance, qu’imagination, et peut-être précisément cette stupidité même, la plus fatale de toutes, dont un jour nous périrons.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

Le langage ne sert-il qu’à communiquer?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-il préférable de se connaître ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Peut-on croire sans savoir ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

356. *Dans quelle mesure les conditions de vie seront de plus en plus « artistiques » en Europe*

Le souci de pourvoir à leur subsistance impose aujourd’hui encore — à notre époque transitoire où si peu de choses s’imposent — à presque tous les Européens mâles un *rôle* déterminé, leur soi-disant profession : il reste encore à quelques-uns la liberté toute apparente de choisir eux-mêmes ce rôle, tandis qu’*on* le prescrit à la plupart. Le résultat est assez singulier : presque tous les Européens, parvenus à un âge avancé, se confondent avec leur rôle, eux-mêmes sont victimes de leur « bon jeu », eux-mêmes ont oublié à quel point le hasard, l’humeur, l’arbitraire avaient disposé d’eux, lorsque leur « vocation » fut décidée - oublié combien d’autres rôles ils auraient *pu* jouer peut-être : car il est trop tard désormais ! En un sens plus profond, le rôle est réellement devenu un caractère, l’art est devenu nature. Il y eut des époques où l’on se croyait avec une confiance obstinée, voire avec piété, personnellement prédestiné à tel métier, précisément, à tel gagne-pain, quitte à ignorer purement et simplement la part du hasard, du rôle, de l’arbitraire : grâce à cette croyance, toutes sortes d’états, de corporations, de privilèges professionnels héréditaires ont réussi à ériger ces monstres de tours sociales (qui distinguent le Moyen Âge, et que l’on peut en tous cas glorifier d’une chose : la capacité de durée (— et la durée est ici-bas une valeur de premier ordre !). Mais, à l’inverse, il est des époques proprement démocratiques, où l’on désapprend de plus en plus cette croyance, tandis qu’un certain point de vue opposé passe hardiment au premier plan, croyance athénienne qui commence à s’affirmer à l’époque de Péricles, croyance américaine d’aujourd’hui qui tend de plus en plus à en devenir une européenne : là l’individu est convaincu d’être capable de n’importe quoi, d’être *à la hauteur de n’importe quel rôle*, tandis que chacun s’essaye, improvise, essaye à nouveau, essaye à plaisir, et que toute nature cesse, devient art… [...]

La chance existe t-elle ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Avons nous le choix d’être libre ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

on assiste à l’essor d’une nouvelle flore, d’une nouvelle faune d’individus, qui ne saurait croître à des époques plus fermes, plus limitées, — ou qui sont relégués « en bas », au ban de la société, suspects de déshonneur — et on assiste, dis-je, aux époques les plus intéressantes et les plus folles de l’histoire où les « acteurs », des acteurs de toutes catégories sont les véritables maîtres. Par là même une autre espèce d’hommes se voit de plus en plus gravement défavorisée et enfin rendue impossible, à commencer par les grands « architectes », les grands « constructeurs » : c’est à présent que la force constructive dépérit ; la hardiesse de faire des projets à longue échéance se voit découragée, tandis que les génies organisateurs commencent à faire défaut : — qui oserait désormais entreprendre des œuvres pour l’accomplissement desquelles il faudrait *compter* sur des milliers d’années ? On voit en effet s’éteindre cette croyance fondamentale en vertu de laquelle un homme peut compter, promettre, anticiper l’avenir par ses projets, apporter des sacrifices à ces derniers de telle sorte qu’un homme n’ait de valeur et de sens qu’autant qu’il est *une pierre dans un vaste édifice* : c’est pourquoi il lui faut avant tout être solide, être « pierre »… Surtout pas — acteur ! En un mot — on ne le taira hélas que trop longtemps encore ! — Ce qui dorénavant ne se construira plus, ne saurait plus se construire, c’est une société dans le vieux sens du terme : pour construire pareil édifice tout fait défaut, à commencer par les matériaux. *Nous tous avons cessé d’être matériaux de construction d’une société* : voilà une vérité à l’ordre du jour ! [...]

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

La morale est-elle nécessaire à la vie des hommes en société ?

359. *La vengeance sur l’esprit et autres secrets motifs de la morale*

La morale — où croyez-vous donc qu’elle trouve ses plus redoutables, ses plus astucieux avocats ?... Voici un homme malvenu qui n’a pas assez d’esprit pour pouvoir s’en réjouir, ni trop peu de culture pour l’ignorer ; ennuyé, dégoûté, plein de mépris pour soi ; malheureusement, grâce à un peu de fortune, frustré de la dernière consolation, de la « bénédiction du travail », de l’oubli de soi dans le « travail quotidien » ; pareil homme qui, en somme, a honte de son existence — peut-être cèle-t-il, de surcroît, quelques petits vices — et qui d’autre part ne peut s’empêcher de se gâter de façon toujours pire et de devenir de plus en plus susceptible au contact de livres auxquels il n’a pas droit ou d’une société trop spirituelle pour qu’il puisse se l’assimiler : pareil homme entièrement empoisonné — car l’esprit devient poison, la culture, la fortune, la solitude, tout devient poison chez de tels être malvenus - pareil homme, dis-je, tombe finalement dans un habituel état de vengeance, de volonté de vengeance…, de quoi croyez-vous donc qu’il ait besoin, absolument besoin pour se donner à soi-même l’apparence de supériorité par rapport à des hommes plus spirituels, pour se procurer le plaisir de la *vengeance accomplie*, tout au moins en imagination ? Ce sera toujours la moralité, sans risque d’erreur, toujours les grandes paroles moralisantes, toujours les « boum boum » de justice, de sagesse, de sainteté, de vertu, toujours le stoïcisme de l’attitude (comme le stoïcisme cache bien tout ce que quelqu’un *n’a point !*…) ; toujours le manteau de prudent silence, de l’affabilité, de la mansuétude, et je ne sais quels autres manteaux d’idéal, sous lesquels se promènent les incurables contempteurs de soi-même, ainsi que les incurables vaniteux. Qu’on ne se méprenne point sur ce que je dis : c’est de cette sorte d’*ennemis-nés de l’esprit* que procède parfois cette rare espèce d’humanité que le peuple honore sous le nom de saint, de sage : c’est de cette sorte d’hommes que se forment ces monstres de la morale, qui font tapage, qui sonnent le tocsin, — saint Augustin est de leur nombre. La crainte de l’esprit, la vengeance sur l’esprit — oh ! que de fois déjà ces vices pleins de force impulsive sont devenus racines de vertus ! voire la *vertu même* ! — Et, pour nous le demander entre nous, même cette prétention des philosophes à la *sagesse*, qui parfois çà et là s’est exprimée ici-bas, la plus folle, la plus immodeste des prétentions, n’était-elle pas toujours jusqu’alors, aux Indes comme en Grèce, avant tout un refus ? Parfois peut-être du point de vue pédagogique qui sanctifie tant de mensonges, cette prétention à la sagesse était-elle préconisée comme une sorte de tendre ménagement pour des êtres en devenir, en croissance, pour des disciples qu’il s’agit souvent de défendre contre eux-mêmes par la croyance en la personne (par une erreur)... Mais dans les cas les plus fréquents ne serait-elle pas le refuge où se retire le philosophe, las, glacé par l’âge, endurci, pour fin prochaine, l’intelligence de cet instinct chez le animaux devant la mort — ils se mettent à l’écart, se font silencieux, vont se tapir dans des cavernes, deviennent sages… Qu’est-ce à dire ? La sagesse un refuge du philosophe pour se soustraire à — l’esprit ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Pourquoi un acte est moral ?

377. *Nous autres « sans-patrie »*

[...] nous préférons de beaucoup vivre sur les montagnes, à l’écart, « inactuels », dans des siècles passés ou à venir [...]

La solitude est-elle sans valeur ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

378. *« Et nous redevenons limpides »*

Nous autres généreux et riches de l’esprit, qui pareils à des fontaines publiques nous tenons au bord de la route et ne voulons défendre à personne de venir puiser en nous : nous ne savons malheureusement pas nous défendre lorsque nous le voudrions, nous ne pouvons empêcher par rien que l’on nous rende troubles, sombres — que l’époque à laquelle nous vivons jette en nous ce qu’elle a de « plus actuel », ses oiseaux sales leur ordure, les gamins leurs colifichets [Objet de peu de valeur servant de [porte-bonheur](https://fr.wiktionary.org/wiki/porte-bonheur)], les voyageurs épuisés qui se reposent auprès de nous leurs petites et grandes misères. Mais nous ferons ainsi que nous l’avons fait depuis toujours : nous absorbons ce que l’on jette en nous, dans notre profondeur, — car nous sommes profonds, nous n’oublions pas — et *nous redevenons limpides…*

Le bonheur est-il affaire privée ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

379. *Intermède du bouffon*

Ce n’est point un misanthrope qui a écrit ce livre : la haine de l’homme se paye trop cher aujourd’hui. Pour haïr comme on avait haï l’*homme* autrefois, de façon timonienne, sans restriction, de plein cœur, de tout *l’amour* de la haine — il faudrait savoir renoncer au mépris : — et de combien de joie subtile, de combien de patience, de combien de bonté même ne sommes-nous pas justement redevables à notre mépris ! De surcroît nous sommes de la sorte les « élus de Dieu » ; le fin mépris constitue notre goût et notre privilège, notre art, notre vertu peut-être, à nous les plus modernes parmi les modernes !... La haine par contre égalise, met face à face, dans la haine il y a de l’honneur, dans la haine enfin, il y a de la *crainte*, une grande, une bonne part de crainte. Mais nous autres hommes sans crainte, nous autres hommes plus spirituels de ce siècle, nous connaissons assez notre avantage pour pouvoir vivre sans crainte à l’égard de ce temps justement en tant qu’hommes plus spirituels. II s’en faudra de beaucoup pour qu’on nous décapite, nous enferme, nous exile ; on n’en viendra pas même à interdire et à brûler nos livres. Ce siècle aime l’esprit, il nous aime, il a besoin de nous, même si nous devions lui -faire comprendre que nous sommes des artistes en matière de mépris : que toute fréquentation des hommes nous cause un léger frisson ; qu’avec toutes nos douceurs, patiences, sociabilités, courtoisies, nous ne saurions persuader notre nez de renoncer au préjugé qu’il a contre la proximité d’un être humain ; que nous aimons la nature d’autant plus que tout s’y passe moins humainement, et l’art *quand* il consiste en la fuite de l’artiste devant l’homme, ou en la moquerie de l’artiste à l’égard de l’homme, ou en moquerie de l’artiste à l’égard de lui-même…

X

381. *De la question de la compréhensibilité*

[...] Quant à savoir combien il faut à un esprit pour se nourrir, il n’est point pour cela de formule : mais si son goût le porte à l’indépendance, à de rapides allées et venues, au voyage, peut-être à des aventures auxquelles ne sont aptes que les esprits les plus alertes, il préférera vivre libre avec une maigre pitance plutôt que dépendant et le ventre plein. Ce n’est pas l’embonpoint, c’est la vigueur et la plus grande souplesse qu’un danseur attend de sa nourriture — et je ne sache pas ce qu’un philosophe puisse souhaiter davantage que de devenir un bon danseur. La danse en effet est son idéal, son art aussi, et enfin son unique piété, son « culte divin »…

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

382. *La grande santé.*

[...] Un autre idéal marche devant nous, un idéal singulièrement séduisant, plein de risques, auquel nous ne voudrions encourager personne, parce que nous ne voyons personne à qui nous puissions délibérément en *conférer le droit* : l’idéal d’un esprit qui, de façon naïve, c’est-à-dire involontaire et par une sorte d’abondance et de puissance exubérante, s’amuse de tout ce qui jusqu’à présent passait pour sacré, bon, intangible, divin : pour qui les choses suprêmes où le peuple trouve à juste titre ses critères de valeur ne signifieraient autre chose que danger, déchéance, abaissement, ou tout au moins relâche, aveuglement, et parfois oubli de soi-même ; l’idéal d’un bien-être et d’une bienveillance, à la fois humain et surhumain, qui paraîtra assez souvent *inhumain*, par exemple lorsqu’il se montrera à l’égard de tout le terrestre sérieux qui a prévalu jusqu’alors à l’égard de toute sorte de solennité dans le geste, la parole, le ton, le regard, la morale, comme la parodie la plus concrète et la plus involontaire de ces derniers — idéal à partir duquel, malgré tout, le *grand sérieux* s’annoncerait peut-être réellement, le point d’interrogation essentiel serait enfin posé, tandis que le destin de l’âme change, que l’aiguille avance sur le cadran, que la tragédie *commence*.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Nietzsche, *Le gai savoir, La Gaya Scienza*, 1882 - traduction par Pierre Klossowski, 1957, Club français du livre

FAËRIE

Du conte de fées [...]

Origines [...]

II est assez clair que les contes de fées (au sens large ou étroit) sont très anciens. Des choses qui y ont trait apparaissent dans des documents très primitifs ; et on les trouve universellement, partout où il existe un langage. On est donc manifestement en face d’une variante du problème que rencontre l’archéologue ou le spécialiste de philologie comparée : le débat entre l’*évolution* (ou plutôt l’*invention*) *indépendante* du semblable, et la *diffusion* à différentes époques d’un ou plusieurs centres. La plupart des débats s’appuient sur un essai (d’un côté ou des deux) de trop grande simplification ; et je ne pense pas que ce débat-là soit exceptionnel. L’histoire des contes de fées est sans doute plus complexe que l’histoire physique de la race humaine et aussi complexe que celle du langage humain. Les trois choses : invention indépendante, héritage et diffusion, ont évidemment joué leur rôle dans la production du tissu compliqué du conte. Il faudrait maintenant l’art des elfes pour le dénouer et il en serait seul capable1 de ces trois choses, la plus importante, celle qui est fondamentale et donc aussi — ce qui n’est pas surprenant — la plus mystérieuse, c’est l’invention. Les deux autres doivent en fin de compte ramener à un inventeur, c’est-à-dire à un créateur d’histoire. La *diffusion* (emprunts dans l’espace) d’un produit ouvré ou d’une histoire ne fait que reporter ailleurs le problème de l’origine. Au centre de la diffusion supposée, il y a un endroit où un inventeur vécut un jour. De même pour l’*héritage* (emprunts dans le temps) ; de cette façon, on n’arrive enfin qu’à un inventeur ancestral. Alors que si l’on croit que se produisait parfois un jaillissement indépendant d’idées, de thèmes où d’inventions similaires, on multiplie simplement l’inventeur ancestral, mais on n’en comprend pas plus clairement le don. [...]

1 C’est là que réside la faiblesse intrinsèque de la méthode analytique (ou « scientifique ») : elle découvre trop de choses sur ce qui se passe dans les contes, mais peu ou rien sur leur effet dans une histoire donnée quelconque.

X

L’esprit humain, doué du pouvoir de généralisation et d’abstraction, ne voit pas seulement l’*herbe verte*, la distinguant d’autres choses (et la trouvant agréable à regarder), il voit aussi qu’elle est *verte* en même temps quelle est *herbe*. Mais combien puissante, à quel point stimulante pour la faculté même qui la produisit, fut l’invention de l’adjectif! Nul charme, nulle incantation de Faërie n’eut plus de pouvoir. Et ce n’est pas surprenant : on pourrait dire, en vérité, que pareilles incantations ne sont qu’un autre aspect des adjectifs, une partie du discours dans une grammaire mythique. La pensée qui conçut *lumière, lourd, gris, jaune, immobile, rapide*, imagina aussi une magie qui rendrait les choses lourdes légères et capables de voler, qui changerait le plomb gris en or jaune et le rocher immobile en eaux courantes. Si elle pouvait faire l’un, elle pouvait aussi faire l’autre ; elle fit inévitablement les deux. Dès lors que l’on peut emprunter le vert à l’herbe, le bleu au ciel et le rouge au sang, on a déjà un pouvoir d’enchanteur — sur un certain plan ; et le désir d’exercer ce pouvoir dans le monde extérieur à notre pensée s’éveille. Il ne s’ensuit pas que l’on usera bien de ce pouvoir sur tous les plans. On peut mettre un vert cadavérique sur le visage d’un homme et produire une horreur; on peut faire briller la rare et terrible lune bleue; ou l’on peut amener les forêts à pousser un feuillage d’argent et les béliers à porter des toisons d’or, et mettre un feu flambant dans le ventre du dragon froid. Mais dans pareille « fantaisie », comme on dit, une nouvelle forme est créée ; la Faërie commence ; l’Homme devient un sous-créateur. [...]

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

Les contes de fées ne sont nullement des matrices rocheuses dont les fossiles ne sauraient être estimés que par un géologue expert. On peut faire sauter les éléments anciens, les oublier et les laisser tomber ou les remplacer par d’autres éléments avec la plus grande facilité : comme le montrera toute comparaison d’une histoire avec des variantes étroitement apparentées. Les choses qui s’y trouvent ont souvent dû être retenues (ou insérées) parce que les narrateurs oraux en sentaient, d’instinct ou consciemment, la « portée » littéraire. Même quand on devine qu’une interdiction dans un conte de fées dérive de quelque tabou en pratique il y a bien longtemps, elle a sans doute été conservée dans les stades ultérieurs de l’histoire du conte en vertu de la grande portée mythique de l’interdiction. Il se peut qu’un sentiment de cette portée se trouve même sous-jacent aux tabous mêmes. Tu ne partiras pas — ou bien tu partiras sans le sou pour des regrets infinis. Les plus anodins des « contes de nourrice » connaissent bien cela. Même Peter Rabbit se vit interdire un jardin, perdit son habit bleu et tomba malade. La Porte Fermée demeure une Tentation éternelle.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Des enfants [...]

Les enfants sont capables de *créance littéraire*, bien sûr, quand l’art du conteur est suffisant pour la produire. On a appelé cet état d’esprit « suspension consentie de l’incrédulité ». Mais cela ne me paraît pas une bonne description de ce qui se passe. Ce qui arrive vraiment, c’est que le conteur se montre un «sous-créateur» qui réussit. Il fabrique un Monde Secondaire dans lequel l’esprit peut entrer. À l’intérieur, ce qu’il relate est « vrai » : cela s’accorde avec les lois de ce monde. L’on y croit donc tant que l’on se trouve, pour ainsi dire, dedans. Dès qu’intervient l’incrédulité, le charme est rompu ; la magie, ou plutôt l’art, a échoué. On est alors ressorti dans le Monde Primaire, et l’on regarde du dehors le petit Monde Secondaire avorté. Si la bienveillance ou les circonstances vous obligent à rester, l’incrédulité doit être suspendue (ou retenue), sans quoi il deviendrait intolérable d’écouter ou de regarder. Mais cette suspension de l’incrédulité n’est qu’un substitut de la chose authentique, un subterfuge dont on se sert quand on condescend à jouer ou à faire semblant, ou quand on essaie (plus ou moins volontiers) de trouver quelque qualité dans l’œuvre d’un art qui, pour nous, a échoué.

Un véritable amateur de cricket se trouve dans un état d’enchantement : Créance Secondaire. Moi, quand j’assiste à un match, je suis à un niveau moins élevé. Je puis réaliser (plus ou moins) une suspension consentie de l’incrédulité, quand je suis retenu là et soutenu par quelque autre motif qui écartera l’ennui : une préférence fantasque, héraldique, pour le bleu foncé au bleu clair, par exemple. Cette suspension de l’incrédulité peut donc être un état d’esprit quelque peu las, mesquin ou sentimental, et incliner ainsi vers « l’adulte ». J’ai idée que c’est souvent là l’état des adultes en présence d’un conte de fées. Ils sont retenus et soutenus par le sentiment (souvenirs d’enfance ou idées de ce à quoi l’enfance devrait ressembler) ; ils pensent devoir aimer le conte. Mais s’ils l’aimaient vraiment, pour lui-même, ils n’auraient pas à suspendre l’incrédulité ; ils croiraient — dans ce sens. [...]

« Est-ce vrai ? est la grande question que posent les enfants », disait Lang. Oui, ils la posent, je le sais bien ; et il ne faut pas y répondre inconsidérément ou à la légère1. Mais elle ne témoigne guère d’une « créance non émoussée » ou même de son désir. Elle procède le plus souvent du désir qu’a l’enfant de savoir en face de quel genre de littérature il est placé.

La connaissance du monde qu’ont les enfants est souvent si restreinte qu’ils ne peuvent se prononcer du premier abord et sans aide entre le fantastique, l’étrange (c’est-à-dire les faits rares ou éloignés), l’absurde et le simple « adulte » (c’est-à-dire les choses ordinaires du monde de leurs parents, dont une grande partie demeure encore inexplorée). Mais ils reconnaissent les différentes classes et ils peuvent les aimer parfois toutes. Naturellement, les frontières entre l’une ou l’autre sont souvent variables ou confuses ; mais ce n’est pas seulement vrai pour les enfants. Nous connaissons tous les différences de genre, mais nous ne sommes pas toujours sûrs de savoir où classer tout ce que nous entendons. Un enfant peut bien croire un récit selon lequel il existe des ogres dans le comté voisin ; maints adultes n’ont pas de difficulté à le croire d’un autre pays ; et pour ce qui est d’une autre planète, très peu de grandes personnes semblent capables de l’imaginer peuplée d’autre chose, et encore, que de monstres d’iniquité. [...]

1 Ils m’ont beaucoup plus souvent demandé : « Était-il bon ? Était-il méchant ? » C’est-à-dire qu’ils tenaient davantage à éclaircir le côté du Bien et celui du Mal. Car cette question est d’égale importance en Histoire et en Faërie.

La vérité dépend-elle de nous ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

[...] Je n’avais aucun « désir de croire ». Je voulais savoir. La créance dépendait de la façon dont les histoires m’étaient présentées par les gens plus âgés et par les conteurs ou du ton et de la qualité inhérents au conte. Mais je ne me souviens d’aucun moment où le plaisir causé par une histoire dépendît de la croyance que pareilles choses pussent arriver ou fussent arrivées dans « la vie réelle ». Il était clair que ce qui était en cause dans les contes n’était pas essentiellement la possibilité, mais la qualité de désir. S’ils éveillaient le *désir*, le satisfaisant tout en l’aiguillonnant souvent de façon intolérable, ils atteignaient leur but.[...]

Je désirais les dragons d’un désir profond. Bien sûr, je ne souhaitais pas, moi, dans mon corps timide, en avoir dans le voisinage, s’ingérant dans mon univers relativement sûr, dans lequel on pouvait, par exemple, lire des histoires, l’esprit en paix, à l’abri de toute crainte1. Mais le monde qui contenait la seule imagination de Fáfnir [Nom du dragon qui garde le trésor des [Nibelung](https://fr.wiktionary.org/w/index.php?title=Nibelung&action=edit&redlink=1)] était plus riche et plus beau, au prix de quelque péril que ce fût. L’habitant des plaines tranquilles et fertiles peut entendre parler des montagnes tourmentées et des mers non labourées et en avoir la nostalgie au cœur. Car, si le corps est tendre, le cœur est dur. [...]

1 C’est assez souvent là, naturellement, ce qu’entendent les enfants quand ils demandent : « Est-ce vrai ? » Ils veulent dire : « J’aime cela, mais est-ce contemporain ? Suis-je en sûreté dans mon lit ? » Tout ce qu’ils veulent entendre répondre, c’est : « Il n’y a certainement aucun dragon en Angleterre de nos jours. »

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Si donc les adultes doivent lire les contes de fées comme branche naturelle de la littérature — sans jouer à être des enfants, ni faire semblant de choisir pour ceux-ci, ou être des garçons qui ne veulent pas grandir —, quelles sont les valeurs et les fonctions de ce genre ? C’est là, me semble-t-il, la dernière et plus importante question. J’ai déjà laissé entrevoir certaines de mes réponses. En premier lieu, écrits avec art, la valeur primordiale des contes de fées sera simplement celle qu’en tant que littérature ils partagent avec les autres formes littéraires. Mais les contes de fées offrent aussi, à un degré ou sur un mode particuliers, les choses suivantes : la Fantaisie, le Rétablissement, l’Évasion, la Consolation, toutes choses dont les enfants ont moins besoin, en règle générale, que les personnes plus âgées. La plupart sont aujourd’hui fort communément considérées comme nuisibles à quiconque. Je vais les examiner brièvement, en commençant par la *Fantaisie*.

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

De la fantaisie [...]

Le pouvoir mental de fabriquer une image est une chose, ou un aspect ; et il devrait être nommé avec justesse Imagination. La perception de l’image, l’appréhension de ses implications et la maîtrise nécessaires à une expression heureuse peuvent varier en acuité et en force ; mais c’est une différence de degré dans l‘Imagination et non une différence d’espèce. La réalisation de l’expression, qui donne (ou semble donner) « la consistance interne de la réalité1 » est en vérité une autre chose ou un autre aspect, qui appelle un nouveau nom : l’Art, lien opérant entre l’Imagination et le résultat final, la Sous-création. Il me faut, pour mon propos actuel, un mot qui embrassera en même temps l’Art Sous-créateur en soi et une qualité d’étrangeté et d’émerveillement dans l’Expression, dérivée de l’Image : qualité essentielle du conte de fées. Je me propose donc de m’arroger les pouvoirs de Humpty-Dumpty et de me servir à cet effet de Fantaisie : en un sens du moins qui combine avec son emploi le plus ancien et le plus plein comme équivalent d’Imagination les idées dérivées d’« irréalité » (c’est-à-dire de dissemblance avec le Monde Primaire), de franchise de la domination du « fait » observé, bref du fantastique. Ainsi, je ne suis pas seulement conscient, mais également heureux des relations étymologiques et sémantiques entre la *fantaisie* et le *fantastique* : des images de choses non seulement « pas réellement présentes », mais encore que l’on ne peut aucunement trouver dans notre monde primaire, ou que l’on pense en général ne pas s’y trouver. Mais tout en admettant cela, je n’acquiesce pas au ton dépréciatif. Que les images soient celles de choses qui ne se trouvent pas dans le monde primaire (si, en fait, c’est possible) est une vertu, non un vice. La fantaisie (prise dans ce sens) n’est pas, à mon avis, une forme inférieure, mais supérieure d’Art, la forme presque la plus pure, en vérité, et ainsi (une fois réalisée) la plus efficace.

La Fantaisie commence, bien sûr, avec un avantage : en saisissant l’étrangeté. Mais cet avantage a été tourné contre elle et a contribué à son discrédit. Bien des gens détestent être « saisis ». Ils détestent toute immixtion dans le Monde Primaire ou dans les quelques petits aperçus qui leur en sont familiers. Ils confondent donc avec stupidité et même malice la Fantaisie et le Rêve, dans lequel il n’y a aucun Art2 , et les désordres mentaux, dans lesquels il n’y a même pas de contrôle : illusion et hallucination.

Mais l’erreur ou la malice, engendrée par l’inquiétude et l’aversion qui en découlent, n’est pas la seule cause de cette confusion. La Fantaisie a également un inconvénient essentiel : elle est difficile à réaliser. Elle peut, selon moi, être non pas moins, mais plus sous-créatrice ; en tout cas, on découvre dans la pratique que « la consistance interne de la réalité » est d’autant plus difficile à produire que les images et les réarrangements de matériaux primaires sont plus différents des arrangements réels du Monde Primaire. Il est plus difficile de produire ce genre de réalité » avec des matériaux plus « sérieux ». La Fantaisie demeure ainsi trop souvent embryonnaire ; on s’en sert et on s’en est servi futilement ou seulement avec un demi-sérieux, sinon à simple titre décoratif : elle demeure simplement « fantaisiste ».

1  C’est-à-dire ce qui commande ou détermine la Créance Secondaire.

2 Ce n’est pas vrai de tous les rêves. Dans certains, la Fantaisie joue un certain rôle. Mais c’est exceptionnel. La Fantaisie est une activité rationnelle et non irrationnelle.

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

Pourquoi les productions qui surgissent de l'esprit humain ont-elles plus de valeur que les oeuvres imitées ?

Quiconque hérite le fantastique moyen du langage humain peut dire le *soleil vert*. Nombreux sont ceux qui peuvent l’imaginer ou le représenter. Mais ce n’est pas suffisant — encore que ce puisse déjà être une chose plus efficace que mainte « description concise » ou « tranche de vie » que couronnent les lauriers littéraires.

Pour faire un Monde Secondaire dans lequel le soleil vert sera digne de foi, inspirant une Créance Secondaire, il faudra sans doute du travail et de la réflexion, et cela exigera assurément un talent particulier, une sorte d’adresse elfique. Peu de gens s’attaquent à des tâches aussi difficiles. Mais lorsque cela arrive et que la tâche est le moins du monde accomplie, l’on a une rare œuvre d’Art : en fait, de l’art narratif, la création de contes dans son mode primaire et le plus efficace.

Dans l’art humain, mieux vaut laisser la Fantaisie aux mots, à la véritable littérature. En peinture, par exemple, la présentation visible de l’image fantastique est techniquement trop aisée ; la main est susceptible de dépasser la pensée, ou même de la réduire à néant. Il en résulte souvent de la niaiserie ou de la morbidité. Il est malheureux que le Théâtre, art fondamentalement distinct de la Littérature, soit si communément considéré de pair avec elle ou même comme l’une de ses branches. Au nombre de ces infortunes, on peut ranger la dépréciation de la Fantaisie. Car cette dépréciation découle, en partie tout au moins, du désir naturel des critiques de vanter les formes de littérature ou d’« imagination » qu’ils préfèrent eux-mêmes, de façon innée ou par éducation. Et dans un pays qui a produit un si grand Théâtre et qui possède les œuvres de William Shakespeare, la critique est susceptible d’être beaucoup trop dramatique. Mais le Théâtre est naturellement hostile à la Fantaisie. Celle-ci, même de la plus simple sorte, ne réussit presque jamais dans le Théâtre, quand celui-ci est présenté comme il le devrait, joué pour l’œil et pour l’oreille. Les formes fantastiques ne supportent pas la simulation. Des hommes déguisés en animaux parlants peuvent réaliser la bouffonnerie ou la mimique, mais ils n’atteindront la Fantaisie. [...]

Le langage trahit-il la pensée ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Magie devrait être reservé aux opérations du Magicien. L’art est le procédé humain qui produit en passant (ce n’est pas son seul et ultime objet) la Créance Secondaire. Les elfes peuvent aussi utiliser un art du même ordre, encore que plus habile et aisé, ou du moins les annales semblent-elles l’indiquer ; mais l’art plus efficace et particulièrement elfique, je l’appellerai, faute d’un mot moins discutable, Enchantement. L’Enchantement produit un Monde Secondaire dans lequel peuvent pénétrer tant l’auteur que le spectateur, pour la satisfaction de leurs sens durant qu’ils se trouvent à l’intérieur ; mais, dans sa pureté, il est artistique pour ce qui est du désir comme du dessein. La Magie produit ou prétend produire un changement dans le Monde Primaire. Peu importe par qui elle est censée être pratiquée, fée ou mortel, elle demeure distincte des deux autres ; ce n’est pas un art, mais une technique ; son désir est le *pouvoir* en ce monde, la domination des choses et des volontés.

La Fantaisie aspire à l’art elfique, l’Enchantement, et, quand elle est heureuse, de toutes les formes de l’art humain, c’est elle qui en approche le plus. Au cœur de maintes histoires des elfes faites par les hommes réside, ouvertement ou caché, à l’état pur ou mêlé, le désir d’un art sous-créateur vivant, réalisé, qui (dans quelque mesure qu’il puisse lui ressembler extérieurement) est intérieurement tout à fait différent de l’avidité de pouvoir égocentrique qui est la marque du simple Magicien. Les elfes, en leur meilleure (mais encore dangereuse) part, sont faits dans une large mesure de ce désir ; et c’est d’eux que nous pouvons apprendre quels sont le désir central et l’aspiration de la Fantaisie humaine — même si les elfes ne sont, et d’autant plus dans la mesure où ils le sont, qu’un produit de la Fantaisie même. Ce désir créateur n’est frustré que par les contrefaçons, que ce soient les innocents mais balourds expédients du dramaturge humain ou les supercheries malveillantes des magiciens. En ce monde, il est, pour les hommes, inassouvissable et donc impérissable. Incorrompu, il ne cherche ni l’illusion, ni l’ensorcellement et la domination ; il cherche l'enrichissement partagé, des partenaires dans la création et le plaisir, non des esclaves.

À bien des gens, la Fantaisie, cet art sous-créateur qui joue d’étranges tours avec le monde et tout ce qu’il contient, combinant les substantifs et redistribuant les adjectifs, a semblé suspecte, sinon illégitime. À quelques-uns, elle a paru pour le moins une folie puérile, une chose faite seulement pour les peuples ou les personnes dans leur jeunesse. Pour ce qui est de sa légitimité, je me contenterai de citer un bref passage d’une lettre que j’écrivis un jour à un homme qui disait du mythe et des contes de fées que c’étaient des « mensonges », encore qu’il fut assez poli et confus pour déclarer que composer des contes de fées était « proférer le mensonge au travers de l’Argent ».

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

Pourquoi les productions qui surgissent de l'esprit humain ont-elles plus de valeur que les oeuvres imitées ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

«Cher Monsieur, dis-je — Quoique depuis longtemps éloigné,

l’Homme n’est pas entièrement perdu ni totalement changé.

ll peut avoir perdu la grâce, il n’a pas perdu le trône,

et conserve les loques de la seigneurie que jadis il posséda :

et Homme, Sous-créateur, au travers duquel la Lumière reflétée est brisée

du Blanc unique en maintes nuances et sans fin combinée

en formes vivantes qui passent d’esprit en esprit.

Si toutes les crevasses du monde, nous les avons emplies d’Elfes et de Gobelins,

si nous avons osé bâtir des Dieux et leurs demeures des ténèbres et de la lumière,

et si nous avons semé la semence des dragons — c’était notre droit (bien ou mal employé).

Ce droit n’est pas tombé en désuétude :

nous créons toujours selon la loi au sein de laquelle nous sommes créés. »

La Fantaisie est une activité humaine naturelle. Elle ne détruit certainement pas la Raison, non plus qu’elle n’y insulte ; et elle n’émousse pas non plus l’appétit, ni n’obscurcit la perception de la vérité scientifique. Au contraire. Plus la raison est aiguë et claire, meilleure sera la fantaisie qu’elle créera. Si les hommes se trouvaient dans un état où ils ne désireraient pas connaître ou ne pourraient pas percevoir la vérité (faits ou évidence), la Fantaisie languirait jusqu’à leur guérison. Si jamais ils tombent dans cet état (ce qui n’aurait rien d’impossible), la Fantaisie périra et deviendra Illusion Malsaine.

Car la Fantaisie créatrice est fondée sur la dure reconnaissance du fait que les choses sont telles dans le monde qu’elles paraissent sous le soleil ; une reconnaissance du fait, mais non un esclavage à son égard. C’est ainsi sur la logique que se fondait l’extravagance qui se déploie dans les contes et les vers de Lewis Carroll. Si les hommes ne pouvaient réellement pas faire la distinction entre les grenouilles et les hommes, les contes de fées sur les rois des grenouilles n’auraient jamais vu le jour.

La Fantaisie peut naturellement être poussée à l’excès. Elle peut être mal faite. Elle peut être employée à de mauvaises fins. Elle peut même abuser les esprits d’où elle est sortie. Mais de quelle chose humaine en ce bas monde cela n’est-il pas vrai ? Les hommes n’ont pas seulement imaginé les elfes, ils ont aussi conçu des dieux et les ont adorés — même ceux qui ont été déformés par la propre perversité de leurs auteurs. Mais ils ont créé de faux dieux à partir d’autres matériaux : leurs idées, leurs bannières, leurs monnaies ; même leurs sciences et leurs théories sociales et économiques ont demandé un sacrifice humain. *Abusus non tollit usum*1. La Fantaisie demeure un droit humain : nous créons dans cette mesure et à notre manière dérivée, parce que nous sommes créés, mais créés à l’image et à la ressemblance d’un Créateur.

1 L’abus n’enlève pas l’usage.

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

Recouvrement, évasion, consolation [...]

Et effectivement les contes de fées traitent pour une large part ou (quant aux meilleurs) principalement de choses simples ou fondamentales, vierges de Fantaisie ; mais leur arrangement rend ces simplicités d’autant plus lumineuses. Car le conteur qui se permet « des libertés envers » la Nature peut être amoureux d’elle et non son esclave. Ce fut dans les contes de fées que je devinai pour la première fois le pouvoir des mots et la merveille des choses, telles que la pierre, le bois et le fer, l’arbre et l’herbe, la maison et le feu, le pain et le vin. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

J’ai naguère — si incroyable que cela puisse paraître — entendu un clerc d’Oxford déclarer qu’il accueillait « avec plaisir » la proximité des usines automatiques de production massive et le grondement de la circulation mécanique embouteillée parce qu’ils mettaient son université « en contact avec la vie réelle ». Peut-être entendait-il par là que la façon de vivre et de travailler des hommes au XXe siècle croissait en barbarie à une allure alarmante et que la bruyante démonstration de ce fait dans les rues d’Oxford pouvait servir d’avertissement à l’impossibilité de préserver longtemps une oasis de santé d’esprit dans un désert de déraison par le seul moyen de clôtures sans véritable action offensive (pratique et intellectuelle). Mais je crains bien que non. En tout cas, l’expression « vie réelle » dans ce contexte semble ne pas répondre aux normes académiques. L’idée que les automobiles sont plus « vivantes » que, mettons, les centaures ou les dragons est curieuse ; qu’elles soient plus « réelles » que, disons, les chevaux est pathétiquement absurde. Qu’une cheminée d’usine est donc réelle, qu’elle est étonnamment vivante en comparaison d’un orme : cette pauvre chose désuète, ce rêve immatériel d’un maniaque de l’évasion !

Pour ma part, je ne puis me convaincre que le toit de la gare de Bletchley soit plus « réel » que les nuages. Et, comme chose ouvrée, je le trouve moins inspirant que le légendaire dôme des cieux. La passerelle menant au quai 4 est pour moi moins intéressante que Bifrost1 gardé par Heimdall avec le Gjallarhorn. Dans l’extravagance de mon cœur, je ne puis m’empêcher de me demander si les ingénieurs du chemin de fer, élevés avec plus de fantaisie, n’auraient pu faire mieux avec l’abondance de leurs moyens qu’ils ne le font d’ordinaire. Les contes de fées seraient peut-être, à mon avis, de meilleurs Maîtres des arts que l’universitaire auquel j’ai fait allusion. [...]

1 [Arc-en-ciel](https://fr.wiktionary.org/wiki/arc-en-ciel) qui fait office de pont entre la Terre ([Midgard](https://fr.wiktionary.org/wiki/Midgard)) et le Ciel ([Ásgard](https://fr.wiktionary.org/wiki/%C3%81sgard), la ville-forteresse des dieux).

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Serions-nous plus libres sans machines ?

Et si nous abandonnons un moment la « fantaisie », je ne pense pas que le lecteur ou le créateur de contes de fées doive même avoir honte de l’« évasion » de l’archaïsme : de préférer non les dragons, mais les chevaux, les châteaux, les voiliers, les arcs et les flèches ; non seulement les elfes, mais les chevaliers, les rois et les prêtres. Car il est possible après tout pour un homme raisonnable d’arriver après réflexion (dépourvue de tout rapport avec le contes de fées ou le roman) à la condamnation, implicite du moins dans le silence de la littérature « d’évasion » des choses progressives telles que les usines, les mitrailleuses et les bombes qui paraissent être leurs produits les plus naturels et inévitables, « inexorables », oserions-nous dire.

« L’âpreté et la laideur de la vie moderne en Europe » — cette vie réelle dont nous devrions accueillir le contact avec plaisir — « sont le signe d’une infériorité biologique, d’une réaction insuffisante ou fausse à l’environnement 1 ». Le château le plus abracadabrant qui sortit jamais du sac d’un géant dans un fantasque conte gaélique n’est pas seulement beaucoup moins laid qu’une usine automatique, il est aussi (pour employer une expression tout à fait moderne « dans un sens très authentique » beaucoup plus vrai. Pourquoi n’échapperions-nous pas à « la sinistre» absurdité « assyrienne » des chapeaux hauts de forme ou à l’horreur morlockienne des usines ou ne les condamnerions-nous pas ? Elles le sont même par les auteurs de la forme de littérature qui permet le plus l’évasion : les romans de science-fiction ». Ces prophètes prédisent souvent (et beaucoup paraissent soupirer après) un monde semblable à une immense gare sous verrière. Mais, en règle générale, il est très difficile de découvrir chez eux ce que les habitants d’une telle ville mondiale *feront*. Ils abandonneront peut-être la « panoplie victorienne complète » en faveur de vêtements lâches (avec des fermetures Éclair), mais ils se serviront principalement de leur liberté, à ce qu’il semble, pour s’amuser — avec des jouets mécaniques au jeu rapidement lassant de se déplacer à grande vitesse. À en juger d’après certaines de ces histoires, ils seront encore aussi sensuels, vindicatifs et avides que jamais ; et les idéaux de leurs idéalistes ne dépassent guère la splendide idée de construire davantage de villes du même genre sur d’autres planètes. C’est en vérité un âge de « moyens accrus à des fins avilies ». C’est une partie de la maladie essentielle de pareille époque — produire le désir d’évasion, non pas certes de la vie, mais de notre temps présent et de la misère qu’il engendre lui-même — que nous ayons une conscience aiguë tant de la laideur que de la nocivité de nos oeuvres. De sorte que, pour nous, le mal et la laideur semblent indissolublement alliés. Nous trouvons difficile de concevoir le mal et la beauté ensemble. La crainte de la belle fée, qui régnait au cours des époques passées, échappe presque à notre compréhension. Et ce qui est encore beaucoup plus alarmant : la bonté est elle-même dépossédée de sa beauté propre. En Faërie, on peut bien voir un ogre posséder un château d’une hideur de cauchemar (car la perversité de l’ogre le veut tel), mais on ne saurait imaginer une maison construite dans une bonne intention — une auberge, une hôtellerie pour voyageurs, le palais d’un roi vertueux et noble — qui soit pourtant d’une écœurante laideur. Aujourd’hui, il serait bien osé d’espérer en voir une qui ne le soit pas - à moins qu’elle ne date du temps passé.

C’est là, toutefois, l’aspect « d’évasion » moderne spécial (ou accidentel) des contes de fées, qu’ils partagent avec les romans et autres histoires du passé ou le concernant. Maintes histoires du passé n’ont tiré cette qualité « d’évasion » que de leur attrait survivant, d’une époque où les hommes étaient en règle général ravis du travail de leurs mains, jusqu’en notre temps, où bon nombre d’hommes ont le dégoût des objets faits de main d’homme.

Mais il est d’autres formes d’«évasion» plus profondes qui se sont toujours montrées dans le conte de fées et la légende. Il est d’autres choses à fuir, plus sinistres et plus terribles que le bruit, la puanteur, la nature impitoyable et l’extravagance du moteur à explosion. Il y a la faim, la soif, la pauvreté, la douleur, le chagrin, l’injustice, la mort. Et même quand les hommes n’affrontent pas de telles rigueurs, il existe d’anciennes limitations dont les contes de fées offrent une sorte d’évasion, et d’anciens désirs et ambitions (touchant aux racines mêmes de la fantaisie) dont ils offrent une sorte de satisfaction et de consolation. Certains sont des faiblesses ou des curiosites pardonnables : tel le désir de visiter, avec toute la liberté du poisson, les profondeurs de la mer; ou l’aspiration au vol silencieux, gracieux, économique de l’oiseau, cette aspiration que trompe l’avion, sinon à de rares moments, quand on le voit évoluant très haut dans le soleil, alors que le vent et la distance lui confèrent le silence : c’est-à-dire précisément s’il est imaginé et non utilisé. Il y a des souhaits plus profonds : tel le désir de s’entretenir avec d’autres choses vivantes. Sur ce désir, aussi ancien que la Chute, sont fondés pour une bonne part le don de parole aux animaux et aux créatures dans les contes de fées et particulièrement l’entendement magique de leurs propres discours. C’est là la source, et non la « confusion » attribuée à l’esprit des hommes du passé sans annales, une prétendue « absence du sens de la séparation entre nous-mêmes et les animaux». Un vif sentiment de cette séparation remonte extrêmement loin ; mais en même temps le sentiment que c’était une désunion : nous sentons le poids d’un sort et d’une culpabilité étranges. Les autres créatures sont semblables à d’autres royaumes avec lesquels l’Homme a coupé toutes relations et qu’il ne voit plus que de l’extérieur et dans le lointain, étant avec eux en guerre ou dans un état inquiet d’armistice. Quelques hommes ont le privilège d’aller un peu au loin ; les autres doivent se contenter des récits de voyageurs. [...]

1 Christopher Dawson, Progress and Religion, p. 58, 59. “ ajoute plus loin : « La panoplie victorienne complète du chapeau haut de forme et de la redingote exprimait indubitablement l’essentiel de la culture du XIXe siècle et elle s’est donc répandue avec cette culture dans le monde entier comme ne avait jamais fait aucune mode vestimentaire. Il est possible que nos descendants y voient une sorte sinistre de beauté assyrienne, un emblème approprié à la grande et impitoyable époque qui l’a créée ; mais, quoi qu’il en soit, il lui manque la beauté directe et inévitable que tout vêtement devrait posséder, parce que, comme la culture dont elle est issue, elle n’avait aucun contact avec la vie de la nature, non plus d’ailleurs qu’avec la nature humaine.»

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Quel est la relation entre la beauté et la bonté ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve?

[...] Les histoires humaines des elfes sont sans nul doute emplies de l’Évasion de l’Immortalité. Mais on ne saurait s’attendre que nos histoires s’élèvent toujours au-dessus de notre niveau commun. Elles le font souvent. Peu de leçons y sont davantage enseignées que le fardeau de cette sorte d’immortalité ou plus exactement de cette vie de série assez interminable vers laquelle le « fugitif » voudrait s’enfuir. Car le conte de fées est spécialement sujet à enseigner pareilles choses, aujourd’hui encore comme jadis. La mort est le thème dont s’est le plus inspiré George MacDonald.

Mais la « consolation » des contes de fées a un autre aspect que la satisfaction imaginative d’anciens désirs. Bien plus importante est la Consolation de la Fin Heureuse. J’oserais presque affirmer que tout conte de fées complet doit en comporter une. [...]

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Épilogue [...]

Je me risquerais à dire qu’en approchant l’Histoire chrétienne sous cet angle, j’ai depuis longtemps senti (et c’est un joyeux sentiment) que Dieu a racheté les créatures-créatrices corrompues, les hommes, d’une manière qui convient à cet aspect, comme à d’autres, le leur étrange nature. Les Évangiles contiennent un conte de fées, ou une histoire d’un genre plus vaste qui embrasse toute l’essence des contes de fées. Ils contiennent maintes merveilles — particulièrement artistiques1, belles et émouvantes : « mythiques » dans leur signification parfaite et indépendante ; et parmi les merveilles se trouve la plus grande et la plus complète eucatastrophe [[néologisme](https://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9ologisme) forgé par [J. R. R. Tolkien](https://fr.wikipedia.org/wiki/J._R._R._Tolkien) dans son essai [*Du conte de fées*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Du_conte_de_f%C3%A9es), en préfixant le mot [grec](https://fr.wikipedia.org/wiki/Grec_ancien) *eu-*, qui veut dire « bon », au terme [catastrophe](https://fr.wikipedia.org/wiki/Catastrophe), le mot traditionnellement utilisé en littérature classique pour désigner le dénouement d'un [drame](https://fr.wikipedia.org/wiki/Drame_(th%C3%A9%C3%A2tre)). Il désigne un coup de théâtre à la fin d'une histoire, ayant pour effet la victoire ou l'accomplissement de la quête des [protagonistes](https://fr.wikipedia.org/wiki/Protagoniste)] qui se puisse concevoir. Mais cette histoire est entrée dans l’Histoire et dans le monde primaire ; le désir et l’aspiration de la sous-création se sont élevés à la plénitude de la Création. La Naissance du Christ est l’eucatastrophe de l’histoire de l’Homme. La Résurrection est l’eucatastrophe de l’histoire de l’Incarnation. Cette histoire débute et s’achève dans la joie. Elle a, à un degré prééminent, « la consistance interne de la réalité ». Il n’est aucun conte jamais raconté que l’homme voulait davantage savoir vrai, et aucun que nombre de sceptiques aient accepté comme vrai sur ses seuls mérites. Car l’Art en a le ton suprêmement convaincant de l’Art Primaire, c’est-à-dire de la création. Le rejeter mène soit à la tristesse, soit à la colère.

Il n’est pas difficile d’imaginer l’excitation et la joie particulières que l’on ressentait en découvrant que quelque conte de fées spécialement beau serait « primairement » vrai, que son récit serait historique, sans pour cela perdre nécessairement la portée mythique ou allégorique qu’il avait possédée. Ce n’est pas difficile parce qu’on ne vous demande pas d’essayer de concevoir quelque chose d’une qualité inconnue. La joie aurait exactement la même qualité, sinon au même degré, que celle que donne le « tournant » dans un conte de fées : pareille joie a la saveur même de la vérité primaire. (Sans quoi, elle ne s’appellerait pas la joie.) Elle regarde en avant (ou en arrière ; la direction à cet égard n’a aucune importance) vers la Grande Eucatastrophe. La joie chrétienne, le *gloria*, est du même ordre ; mais elle est éminemment (elle le serait infiniment, si notre capacité n’était finie) élevée et joyeuse. Mais cette histoire est suprême ; et elle est vraie. L’Art a été vérifié. Dieu est le Seigneur des anges et des hommes — et des elfes. Légende et Histoire se sont rencontrées et ont fusionné.

Mais dans le royaume de Dieu, la présence des plus grands n’accable pas les petits. L’Homme racheté est encore homme. L’histoire, la fantaisie devraient se poursuivre. L’*Evangelium* n’a pas abrogé les légendes ; il les a consacrées, spécialement l’« heureux dénouement ». Le chrétien a encore à travailler, de l’esprit comme du corps, à souffrir, espérer et mourir ; mais il peut maintenant percevoir que tous ses penchants et ses facultés ont un but, qui peut être racheté. La bonté avec laquelle il a été traité est si grande qu’il lui est maintenant possible d’oser supposer à juste titre que dans la Fantaisie il aide peut-être positivement à I’effeuillaison et au multiple enrichissement de la création. Tous les contes peuvent devenir vrais ; et pourtant, en fin de compte, rachetés, ils seront peut-être aussi semblables et dissemblables aux formes que nous leur donnons que l’Homme, finalement racheté, sera semblable et dissemblable aux déchus que nous connaissons.

1 L’Art est ici dans l’histoire même plutôt que dans la narration ; car l’Auteur de l’histoire n’était pas les évangélistes.

J.R.R. Tolkien, Faërie, 1939

La religion n’est-elle qu’un fait de culture ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

MYTHOPOEIA [...]

Yet trees are not ‘trees’, until so named and seen —

and never were so named, till those had been

who speech’s involuted breath unfurled,

faint echo and dim picture of the world,

but neither record nor a photograph,

being divination, judgement, and a laugh,

response of chose that felt astir within

by deep monition movements that were kin

to life and death of trees, of beasts, of stars :

free captives undermining shadowy bars,

digging the foreknown from experience

and panning the vein of spirit out of sense.

Great powers they slowly brought out of themselves,

and looking backward they beheld the elves

that wrought on cunning forges in the mind,

and light and dark on secret looms entwined.

\*

Or pour qu’« arbre » il y ait, il lui faut être vu

et nommé par ceux-là qui soudain ont paru

pour dérouler le souffle involu du discours

bien pâle écho, pauvre reflet du jour,

qui n’est ni disque ni photographie

divination, jugement, drôlerie,

Ia réponse de ceux qui furent mus

de mouvements obscurs et inconnus :

vie et mort d’arbres, d’astres, d’animaux ;

eux, ces libres captifs limant d’obscurs barreaux

creusant les vieux savoirs par l’expérience

trouvant la veine de l’esprit par le bon sens,

en eux-mêmes puisant des puissances sans fin,

ceux-là virent les elfes qui au loin,

soufflaient aux forges madrées de l’esprit,

la lumière et la nuit que le rouet ourdit.

X

\*

He sees no stars who does not see them first

of living silver made that sudden burst

to flame like flowers beneath an ancient song,

whose very echo after-music long

has since pursued. There is no firmament,

only a void, unless a jewelled tent

myth-woven and elf-patterned ; and no earth,

unless the mothers womb whence all have birth.

The heart of man is not compound of lies,

but draws some wisdom firom the only Wise,

and still recalls him. Though now long estranged,

man is not wholly lost nor wholly changed.

Dis-graced he may be, yet is not dethroned,

and keeps the rags of lordship once he owned,

his world-dominion by creative act :

not his to worship the great Artefact,

man, sub-creator, the refracted light

through whom is splintered from a single White

to many hues, and endlessly combined

in living shapes that move firom mind to mind.

Though all the crannies of the world we filled

with elves and goblins, though we dared to build

gods and their houses out of dark and light,

and sow the seed of dragons, ‘twas our right

(used or misused). The right has not decayed.

We make still by the law in which we’re made.

Yes ! ‘wish-fulfilment dreams’ we spin to cheat

our timid hearts and ugly Fact defeat !

Whence came the wish, and whence the power to dream,

some things fair and others ugly deem ?

Il ne voit pas les astres qui n’a vu

d’abord le vif-argent soudain fendu

en flammes faites fleurs par l’ancien chant,

lui dont l’écho, la musique fuyant,

demeure encore. Il n’y a pas de cieux,

mais, en dehors du vide, un dôme précieux

tissé de mythe, peint par les elfes, la terre

n’existe pas, n’est qu’un ventre de mère.

Le cœur de l’homme ne sait pas mentir,

du Sage unique sa sagesse retire,

lui qu’il n’oublie pas. Cet étranger,

l’Homme, n’est pas perdu, n’a pas changé

s’il a perdu la grâce, il trône encore,

et des haillons de roi ornent son corps,

part du monde, il se la taille, créateur, en acte,

sans jamais vénérer le très grand Artefact,

l’homme, sous-créateur, luminescent

d’où se diffractent d’un unique Blanc

tant de couleurs diaprées à l’infini,

toutes formes passant de l’esprit à l’esprit.

Si pas une crevasse ne nicha

un elfe ou un gobelin, si l’on osa

construire dieux et lieux, d’ombre et de jour,

semer les graines des dragons, toujours

(juste ou pas) le droit est tel et restera.

Nous faisons tout comme nous fait la loi.

Oui ! Nous tissons nos rêves pour cacher

à nos cœurs timorés, l’âpre Réalité !

D’où vint le pouvoir de rêver, le désir

qu’une chose soit belle ou laide à loisir ?

X

[...]

Blessed are the timid hearts that evil hate,

that quail in its shadow, and yet shut the gate ;

that seek no parley, and in guarded room,

though small and bare, upon a clumsy loom

weave tissues gilded by the far-off day

hoped and believed in under Shadow’s sway.

Blessed are the men of Noah’s race that build

their little arks, though frail and poorly filled,

and steer through winds contrary towards a wraith,

a rumour of a harbour guessed by faith.

Bénis les cœurs timides qu’insupporte

le mal : tremblants, qui lui ferment la porte ;

sans pourparlers, dans leurs chambre gardées

certes petites et nues, leurs lourds métiers

tissent la trame du jour si lointain,

l’espoir, la foi malgré le règne souterrain.

Bénis les fils de Noé bâtissant

leurs arches frêles et qui s’en vont fendant

le mur du vent pour trouver une couronne,

une rumeur de port que la foi donne.

[...]

I would that I might with the minstrels sing

and stir the unseen with a throbbing string.

I would be with the mariners of the deep

that cut their slender planks on mountains steep

and voyage upon a vague and wandering quest,

for some have passed beyond the fabled West.

I would with the beleaguered fools be told,

that keep an inner fastness where their gold,

impure and scanty, yet they loyally bring

to mint in image blurred of distant king,

or in fantastic banners weave the sheen

heraldic emblems of a lord unseen.

I will not walk with your progressive apes

erect and sapient. Before them gapes

the dark abyss to which their progress tends -

if by God’s mercy progress ever ends,

and does not ceaselessly revolve the same

unfruitful course with changing of a name.

I will not treat your dusty path and flat,

your world immutable wherein no part

the littie maker has with maker’s art.

I bow not yet before the Iron Crown,

nor cast my own small golden sceptre down.

X

\*

Je veux chanter avec les ménestrels

faire, pinçant la corde, voir l’irréel,

être marin des gouffres, tenir mon madrier

des pentes des sommets, aventurier

comme ceux qui d’eux seuls dépendent,

passés bien au-delà d’un Ouest de légendes.

Je veux la leçon des fous assiégés

qui, tout de leur or barricadés

I’offrent pourtant pour qu’on batte dessus

les effigies d’un vieux roi qui n’est plus,

ou qui hissent au vent avec ferveur

les très curieux emblèmes d’un seigneur.

Je ne suis pas des singes progressifs

debout, sapiens, eux devant qui, massif

s’ouvre le gouffre où se rue leur progrès,

si, grâce à Dieu, le progrès arrêtait

là son cycle qui, en changeant de nom,

prétend enchaîner les révolutions.

Je n’emprunte pas votre chemin plat

dénotant ci et ça par ci et ça

votre immuable monde où rien

entre artisant et art ne crée de lien.

La Couronne de Fer ne m’a pas encore

fait plier ni jeter mon petit sceptre d’or.

X

J.R.R. Tolkien, Mythopoeiam, 1931